

Pierre Assante

(Une vision poétique de la)

**DIVISION SEXISTE DU
TRAVAIL
Résidu ou mode de
gestion ?**

« L'amor e pas mai »

*Bernartz de Ventadorn s'enten
e-s di e-s fai e-s joi n'aten*

*J'ai volé vers toi
comme un enfant
vers sa mère
Sappho*

Pierre Assante

DIVISION SEXISTE DU TRAVAIL
Résidu ou mode de gestion ?

« L'amor e pas mai »

à Giulia
à Valentina
à Théo
à Diego
et à Lucas

Au Professeur Yves Schwartz

*J'ai volé vers toi comme un enfant
vers sa mère. Sappho*

*Bernartz de Ventadorn s'enten
e-s di e-s fai e-s joi n'aten*

Ceci n'est ni de la poésie, ni de la science.
C'est une littérature hybride.
Elle veut, dans chaque phrase, dans une seule et
même phrase, éclairer sous plusieurs angles, une
ou plusieurs questions.
Cela donne MA LITTÉRATURE CUBISTE.

I

Notre capacité à aimer

C'est dans le rapport à l'égard de la femme, proie et servante de la volupté collective, que s'exprime l'infinie dégradation dans laquelle se trouve l'homme vis-à-vis de lui-même....

....Le rapport immédiat, naturel, nécessaire, de l'homme [générique] à l'homme [générique] se confond avec le rapport de l'homme à la femme...

....Dans ce rapport apparaît donc de façon sensible, comme un fait concret, à quel point l'essence humaine est devenue naturelle pour l'homme [générique], à quel point la nature est devenue l'essence humaine de l'homme....

....En partant de ce rapport, on peut donc juger du niveau culturel de l'homme.....

....Le rapport de l'homme à la femme est le rapport le plus naturel de l'homme à l'homme.....

....Dans ce rapport, apparaît aussi dans quelle mesure le besoin de l'homme est devenu un besoin humain, donc dans quelle mesure l'autre homme en tant que tel est devenu un besoin pour l'homme, dans quelle mesure l'homme dans son existence la plus individuelle est devenu en même temps un être social....

Karl Marx. 1844.

Nous la devons en première instance aux mères. La fusion mère-enfant en est l'origine et l'aboutissement. Cette aspiration est transférée, dans toute phase amoureuse, sur quelque l'objet d'amour que ce soit dont nous aspirons à la possession, à la fusion ; possession et fusion, immédiates, tempérées culturellement, différées ou manquées, mais concrètes. ***La société toute entière est porteuse de cette fusion, de l'image de la fusion et de la représentation mentale de la fusion ; y compris pour l'individu privé de mère.***

L'acte séparateur, attribué et le plus souvent exercé par le père dans la société patriarcale, constitue le second ou premier élément de la formation de l'expérience individuelle et collective de et des objets, dans son unité et sa simultanéité.

Mais ce rôle séparateur ne semble pas du tout indissoluble de la fonction paternelle et peut être exercé par toute autre personne ou collectif. Ce qui ne contredit pas l'amour, réciproque ou à sens unique, du père, de la fratrie, de la communauté restreinte, large ou universelle d'identification...

Une fonction « nourricielle » post-natale assurée par un père, une communauté, peut-elle se substituer à la fonction « fusionnelle » maternelle ?

Il y a aujourd'hui confusion entre le pouvoir féminin et le pouvoir maternel. Et le pouvoir patriarcal est indissoluble de la fonction de mère qui est issu d'une réalité biologique incontournable. Il ne faut pas confondre non plus le pouvoir comme institution répressive et le pouvoir comme aptitude à la possibilité.

La société patriarcale, base de la société marchande, a été renouvelée et élargie par la bourgeoisie et son pouvoir. Mais voilà qu'au bout de son développement, la structure économique-financière, ses cadres politiques et culturels entrent en contradiction avec un patriarcat pur et dur.

Il y a donc nécessité d'un retour non « au » patriarcat mais « du » patriarcat pour trois raisons qui se confondent

- 1) le mouvement fusion-séparation (le Professeur Yves Schwartz dirait, je crois, dans son champ de recherche propre sur travail et ergologie, fabrication des concepts : adhérence-déadhérence « conceptuelles ») est nécessaire au développement de l'individu et de la société, de la créativité indispensable à la survie de l'espèce humaine.
- 2) Aujourd'hui, l'entreprise privée mondialisée, tant par essence de sa logique interne que pour

casser toute résistance, privilégie l'individualisme jusqu'à en tuer la fusion.

- 3) La troisième étant la résolution des deux éléments antagoniques précédents, la séparation ne peut se faire que s'il y a fusion et ce mouvement réclame un retour de la source de la fusion, la mère, c'est à dire un retour-dépassement du patriarcat. Il y a un lien intime, une fusion entre cette fonction fusionnelle et un rapport sain, c'est-à-dire en état de santé assurant la vie, du **JE-NOUS**.

Ce retour, c'est sans doute ce qui se passe aujourd'hui dans des prémices et des faits accomplis, sous des formes diverses et relativement difficiles à identifier pour un mode de pensée hérité du patriarcat.

Je fais une parenthèse afin d'éviter les malentendus : le retour du patriarcat n'est pas le retour de la femme au foyer cher aux nationalistes, conservateurs, promoteurs et mainteneurs des inégalités sociales et culturelles. C'est un retour-dépassement ou le pouvoir n'est ni la domination, ni l'uniformisation.

On pourrait dire tout simplement un retour de l'amour, si ce terme n'avait pas une connotation ambiguë de sentiment indépendant de toute réalité biologique et sociale.

La crise du patriarcat et le surgissement du patriarcat comme retour en force d'un résidu en mutation est aussi la crise de l'homme mâle mais aussi de la femme

en tant qu'individus ; crise d'où peut sortir une alternative à la société patriarco-marchande parce qu'elle contient l'essentiel de la crise de la créativité humaine, la hiérarchisation des activités, la dichotomie imposée pensée/langage/acte.

L'amour conjugal homosexuel dont on parle abondamment aujourd'hui comme l'amour charnel hétérosexuel, conjugal ou non, et qui puise sa source, *comme le sentiment de beauté*, dans la reproduction de l'espèce, n'est que cette aspiration fusionnelle dont l'origine est l'amour maternel

Le droit de choisir est LA position première, de principe comme d'action, pour le mariage « homo » par exemple, comme pour toutes les questions touchant aux droits de la personne. Marx répond sur ce sujet de façon tout à fait claire à Bruno Bauer sur le droit des juifs dans « la question juive » : pour reconnaître une identité, on ne peut pas renvoyer la question à une libération de toute la société : *il faut reconnaître une identité.*

Mais nier les choses « établies » de la société ne suffit pourtant pas. Les dépasser c'est (négarion de la négation) construire en transformant positivement l'héritage. *Un droit de la personne ignorant des dépendances génériques se retourne contre le droit de l'individu* ; ce que dit Marx sur « les droits de l'homme et du citoyen » vus aussi par la bourgeoisie

révolutionnaire comme une justification aux inégalités sociales.

Pour notre mode de pensée dominant, le droit de l'individu ne se pose pas en relation avec un ensemble vivant en mouvement mais avec un autre individu sans relation générique.

Je pense, sauf erreur(s) tout à fait possible(s), que cette conception (une clef parmi tant d'autres ou une clef première ?) est nécessaire à une vision moins trouble (au sens premier) des phénomènes actuels de société, nombreux et variés.

II

Trobadors, Pétrarque, matriarcat

Dans le rapport à la femme, les trobadors ont exprimé bien plus que ce qui s'entend.

Les conditions dans laquelle les trobadors ont créé sont sans doute une des situations les plus exceptionnelles que l'humanité ait connu dans son histoire.

L'équilibre des pouvoirs dû à leur multiplicité, à l'éloignement des centres de répression et de normalisation, l'héritage tel qu'il s'est développé et est reçu au moment et au lieu des trobadors, son autonomie relative mais bien plus grande qu'ailleurs, sont sans doute la raison de cette exceptionnalité.

Pétrarque, lui-même, aussi loin qu'il ait mûri la forme et l'expression de l'amour est beaucoup plus marqué par une re-normalisation ; ce qui rend sa pensée si créative c'est qu'il crée lui même sa propre normalisation à laquelle tant de créateurs vont se conformer par la suite, perdant certainement une partie de l'expression au profit d'un raffinement-complexification de cette normalisation : on ajoute de la décoration, puis on en retranche, on élague pour plus d'harmonie, on fait du rococo et on le figrole.

Le rapport trobadoresque à la femme, complexe et fort varié, n'est pas normalisé malgré une apparente uniformité, inclut à la fois le rapport à la mère et un rapport messianique dépassé qui n'a pas peur des contradictions de la réalité.

Dans notre norme, le sentiment de fusion maternelle perdu est recherché dans l'exposé au père et le compte-rendu au modèle paternel. Ce que l'on a appris et conquis dans la séparation, on l'échange dans la poursuite du rapport « paternel », dans le rapport social. C'est très clair dans la culture provençale récente ou dans la kabyle vue par Bourdieu et dans tant d'autres, même dans celle de nos cadres de direction modernes malgré les apparences. contradictoirement, la mère est en partie exclue de cet échange du fait du patriarcat.

Cette mutilation maternelle devient une mutilation féminine et cette mutilation féminine devient une mutilation sociale.

Le rapport trobadoresque à la femme, s'il n'échappe pas à cette mutilation, la conteste fortement jusqu'à en effacer l'essentiel : ce que nous ressentons dans une séparation asociale, une séparation qui se prétend sans retour parce qu'elle place l'individu dans une situation de conflit symboliquement « à sens unique ». La douleur du trobador est bien réelle mais elle ne clôt ni l'attente ni la communion

Pour Pétrarque et les troubadours, le bonheur c'est :
transformer l'absence en présence
la douleur en richesse humaine
pour rendre fécond le moment où l'on croise
cet autre croisement des choses qui fait
le simple évènement

La mort de la mère que Pétrarque jeune exprime à la
façon d'un veuf, sa fusion de l'érotisme et du « divin »
de son âge adulte, ont bien un fort appel au résidu
matriarcal

Ce n'est pas seulement être femme qui rend mère
Ce n'est pas seulement être mère qui rend mère
Il y a aussi des conditions sociales nécessaires

Toutes proportions gardées et comparaison relativisée,
le rapport de Pétrarque à la « langue et expression
vulgaire » pourrait devenir celui de Pagnol à son père
qui fait d'une moquerie gentille du vulgaire à la fois
une critique méprisante et un portrait intéressant et
prenant. Mais ce qui est fondamentalement opposé à
cela chez Pétrarque c'est que sa jouissance n'est
attaquée que par une dichotomie qu'il maîtrise : il
aime cette culture vulgaire qui est une avec son amour
féminin et son mépris n'en est pas un ; c'est une
façade par rapport à l'ordre établi qui le nourrit et
qu'il domine par sa capacité de séparation ; un
exemple de dichotomie à effet inverse instructif vis-à-
vis des dogmatismes.

La recherche du profit privé généralisée, c'est-à-dire
l'éloignement maximum de la fusion humaine
s'oppose à la fonction maternelle dans la société
elle crée les conditions de l'oubli de la fusion
maternelle
et des sentiments humains qui en sont issus

et bien sûr s'oppose aussi à la séparation nécessaire à
la création
à la poïésis sur laquelle repose l'activité humaine.

Le refoulement de la fonction maternelle est la cause
essentielle
de la barbarie au sens négatif.

Les troubadours dé-normalisent, mais dans leur re-
normalisation, s'appuyant sur les résidus et une
renaissance du matriarcat, n'atteignent pas le stade
institutionnel. qui peut donner un exemple
équivalent ? Il y en a certainement peu.

Ce qui compte c'est que cette activité autonome de
pensée se donne un départ et un but par rapport à la
vie de l'espèce et à son milieu et pour cela qu'elle
repose sur ce rapport avec les autres individus. Dans
le cas contraire, une pensée qui se veut rationnelle le
sera bien moins que celle qui s'adresse à un
interlocuteur abstrait.

La propension des « rationalistes » à mépriser
l'imaginaire est tout à fait irrationnelle.

III

L'imaginaire comme fonctionnement humain et le biologique comme support de l'imaginaire :

Pour compléter sur l'imaginaire comme fonctionnement humain et le biologique comme support de l'imaginaire, la question de **l'oppression religieuse comme modèle de l'oppression sociale** est éclairant.

Pour situer ma réflexion, voici mes lectures et relectures du moment : Sapho, Salvien, les troubadours, Pétrarque, Erasme, Ronsard, Louise Labé, Abélard et Héloïse, Diderot. Je fais cet étalage parce que je trouve une continuité qui me pousse à sortir les bouquins de la bibliothèque dans cet ordre.

De l'exposé des contradictions des personnages et des souffrance dans lesquelles il se débattent jusqu'à l'exposé de Diderot sur la biologie et la physiologie malgré le peu qu'on en savait dans son temps, une chose frappe aux yeux : ce ne sont pas ces personnages qui sont en contradiction, mais la société

qui les oblige à se contorsionner afin que leur naturelles aspirations ne soient pas totalement étouffées, et de les vivre tant soit peu.

Mais pour que de telles transgressions puissent éclater aussi fortement après l'an mille, plusieurs conditions ont dû sans doute être réunies.

1 avec le développement de la production, la diffusion des moyens d'expression **s'est suffisamment élargie** pour que puissent s'exprimer ces transgressions

2 **mais pas suffisamment d'un autre côté** pour que la société puisse se passer de quelqu'un qui possède l'aptitude « technique » à s'exprimer, aptitude technique qui ne pourrait exister sans l'aptitude en général dans sa complexité. **Il y a « pénurie sur le marché de la capacité à s'exprimer »** et cela ne ferme pas complètement les portes aux « transgresseurs-euses ». Le cas d'Héloïse est flagrant lorsque elle se trouve à la tête d'une communauté, mais Abélard aussi. Et de même, celui des grands ou petits théologiens qui commencent à « ajouter » quelques transgressions à leur enseignement.

3 **mais surtout en en première instance**, la religion a tellement nié l'individu que c'est l'expression de l'individu qui explose en transgression. Et c'est **aussi et contradictoirement** la « pénurie sur le marché de

la capacité à s'exprimer » qui a induit l'organisation le l'institution religieuse dans son verrouillage sur son corps-institution, ce qui d'ailleurs rend ce corps malade. Sans ce besoin de verrouillage parce que l'institution religieuse transmet en période de régression-mutation l'acquis culturel **en vase clos**, les égoïsmes de classe n'auraient pas eu, sans doute, l'espace qu'ils ont acquis. Ces égoïsmes de classe sont d'ailleurs battus en brèche lorsque un certains nombre de pouvoirs divers et simultanés en constitution et/ou en affaiblissement tendent à se neutraliser au moins partiellement. **Mais l'essentiel tient plus à la force de l'aspiration, le rapport de force n'aurait pas d'effet et n'existerait pas tout simplement si l'aspiration n'existait pas.**

Bien sûr, comme l'exprime René Merle dans « La communion des saints », je ne confonds l'imaginaire humain qui induit le dialogue abstrait entre soi et la communauté d'une part et la religion qui en est à la fois l'expression et la perversion. Mais elle en est la perversion justement parce que ce dialogue abstrait ne fait pas un **aller retour** entre le besoin et sa projection, entre soi et la communauté, **entre le plaisir et les conditions de sa réalisation.** Les institutions en sont toutes là.

Entre Sapho, Labé et Héloïse, quelle continuité ! Mais Diderot ? Même s'il en a l'intuition, comme nous il ne

réussit pas à surmonter sa situation de patriarce : l'indépendance économique de la femme n'en est qu'au milieu aristocratique et encore sous forme d'exception !

S'émerveiller sur la constance de l'amour d'Héloïse, alors qu'il ne peut plus être satisfait, c'est aussi voir l'autonomie du sentiment comme des idées par rapport aux conditions dans lesquelles ils se sont créés.

S'étonner de ses capacités et de son dévouement dans la gestion de la communauté alors que ce n'est pas l'amour de dieu qui l'y a conduite mais celui d'Abélard, c'est oublier cette même autonomie, mais aussi cet autre sentiment autonome, le dévouement. C'est aussi oublier prosaïquement qu'un-e l'étré-e dans cette période historique n'a que peu de ressources en dehors d'une communauté religieuse. Le transfert du sentiment social sur la communauté d'appartenance, choisie ou non, laïque ou religieuse suscite moins d'étonnement que d'admiration.

Nier l'imaginaire comme nier l'abstrait me semble tout à fait irrationnel. **Il y a du concret dans l'abstrait**, et c'est peut-être et entre autre de l'avoir un peu ou beaucoup ignoré que notre combat pour une société plus juste a connu tant de blocages.

IV

Le patriarcat moderne

Pourquoi des résidus du matriarcat ressortent avec cette acuité dans et autour de la période des troubadours ?

Outre le côté esthétique de la chose, il doit bien y avoir dans la constitution de l'espèce humaine quelque chose qui peut non pas supprimer la violence, ce serait supprimer l'espèce, ni uniformiser les comportements, se serait aussi supprimer l'espèce, mais faire en sorte que la violence ne soit pas destructrice. Le patriarcat, nous y sommes encore bel et bien, et la dévalorisation de la femme, nous la pratiquons à notre insu; y compris les femmes, il n'y a qu'à voir à quel point elles se dévalorisent elles-mêmes, sous l'effet de la contrainte masculine, vis à vis de leurs propres enfants. Au point que nous réservons les sentiments à la mère et la considération au père, à divers degrés, selon les sociétés et les individus, mais....

Je crois bien qu'on soit là au coeur de nos blocages, en particulier celui des "églises" laïques. Comment développer une vraie démocratie et non une démocratie d'élite, bourgeoise, sans éliminer le patriarcat, et sans détruire la société en voulant le faire; c'est à dire transformer l'héritage sans "raser au

sol" la société. Le sort des « classes subalternes », selon le qualificatif de Gramsci, est bien lié à celui de la femme sous le patriarcat.

Alors je me dis que la fonction maternelle doit bien avoir les ressorts nécessaires pour répondre à ce besoin de « transformer » la violence et c'est pour ça que j'essaie de mieux comprendre aussi le fonctionnement de la fusion/séparation des rôles socio-maternels et socio-paternels.

Ceci dit la raison essentielle de cette essai, et je ne dois pas être le seul dans ce cas, c'est la déréliction dans laquelle je me sens quelquefois plongé, et en même temps ma façon de cultiver "l'amour à distance" à la Jaufré Rudel lorsque je suis séparé.

Distinguer une identité socio-historique d'une identité socio-historico-biologique constitutive immense qui est celle de la femme me semble être un B-A BA lorsqu'on essaie de voir les choses dans leur essence plutôt que dans leur apparence. A ce sujet, quelle magnifique expression que celle de Courbet dans « l'origine du monde ».

Pourtant, est d'autant plus difficile de lutter contre une idéologie quand elle a toute l'apparence du bon sens,

de la justice, de la protection sociale. C'est le cas du patriarcat moderne : un signe, les femmes de cadres subissent aussi et grandement des violences conjugales.

Je ne crois pas en Dieu bien que j'aie une grande tendresse non pour « l'institution-église », mais pour le christianisme originel (qui est ma culture initiale, mais je peux aussi le dire du communisme) encore partagé aujourd'hui par les « aimants ». Quand l'on s'adresse à un interlocuteur, le plus concret soit-il, on s'adresse en même temps à une abstraction. A cet interlocuteur abstrait, imaginaire, qui est en grande partie soi-même mais aussi les autres, je demande : « que je sois capable de cultiver la beauté jusqu'à ma mort (ce qui n'est pas tous les jours facile), car c'est elle qui rend heureux, qui atténue les souffrances, qui dope l'imagination positivement ». Bien sûr il n'y a beauté qu'utile, c'est la reproduction socialisée, sublimée qui en est le moteur, même si l'on n'a pas d'enfant. Sans instinct de se nourrir ou de se reproduire, comment pourrions-nous cultiver l'amour charnel et la gastronomie et l'autonomie que les sentiments acquièrent. Mais c'est dans cette autonomie que la beauté reste utile parce elle aide à vivre et les "inactifs", comme ils disent aux retraités, ne sont pas pour rien dans la transmission sociale de ces sentiments. Cependant, les mères, en particuliers dans la toute petite enfance y ont un rôle essentiel. Mères et

vieux, les deux bouts de la vie ; société au milieu (séparation qui ouvre l'espace de la conquête, du développement), dans un aller-retour permanent.

« Si tu supposes que l'homme [générique] devient humain et que son rapport au monde devient un rapport humain, tu ne peux échanger que l'amour contre l'amour, la confiance contre la confiance, etc. Si tu veux jouir de l'art, il te faudra être un homme ayant une culture artistique ; si tu veux exercer de l'influence sur d'autres hommes, il te faudra être un homme pouvant agir d'une manière réellement incitative et stimulante sur les autres hommes. Chacun de tes rapports à l'homme –et à la nature- devra être une manifestation déterminée, répondant à l'objet de ta volonté, de ta vie individuelle réelle. Si tu aimes sans susciter l'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne suscite pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur »
Karl. Marx, 1844.

*« . non ai de sen per un efan . aissi sui d'amor
entrepres » Bernartz de Ventadorn.*

V

Pas d'issue sans une pédagogie et une pratique révolutionnaires du travail

Deux aliénations majeures polluent notre mode de pensée.

Nos efforts de dé-normalisation de la pensée (réformes, enseignement, révolutions de quelque activité humaine que ce soit) et de re-normalisation se heurtent à des obstacles à la fois simples et profonds.

Le premier est notre *vue à court terme*.

Le second et essentiel est la *séparation artificielle millénaire du travail* (1) contraint de l'activité humaine.

L'unité de ces deux éléments aliénants et qui constitue *l'essence de l'aliénation*, c'est la séparation subjective artificielle du langage parlé, écrit, en signes quels qu'ils soient, immédiats ou différés (enregistrés sous n'importe quelle forme), de l'activité humaine en général. *Le travail est à la fois pensée et acte appliqué, langage et geste, et tout langage et tout geste quel que soit le lieu et le moment.*

C'est une unité de l'ordre de l'espace-temps.

Le premier élément nous fait considérer étroitement l'activité humaine dans un schéma allant généralement de la révolution française, de la formation du capitalisme à nos jours alors que la dichotomie «travail-activité» remonte à la naissance de la société marchande. Une vision révolutionnaire unifiant toute la période de la société marchande commence à se former. Et même une vision unifiant l'humanité depuis sa formation, c'est-à-dire depuis qu'une espèce vivante «travaille». Les religions qui ont des visions à long terme l'avaient pressenti, bien qu'ayant pris pour base la société marchande, la société de leur temps, donc la dichotomie «pensée-acte». C'est sans doute la raison de fond des «protestantismes religieux», le christianisme étant un protestantisme majeur en affirmant l'autonomie au moins partielle, c'est-à-dire élitiste du libre arbitre sur la loi divine donc humaine. L'élargissement de ce libre arbitre à des couches de plus en plus larges, bien que dominantes de la société, jusqu'à la démocratie bourgeoise s'est toujours accompagnée, de façon intriquée, parce qu'essentielle de ce pressentiment de la nocivité de la dichotomie artificielle du travail humain.

La différence entre le début de la société marchande et aujourd'hui, c'est que *jusqu'à présent la sortie de la société marchande n'était pas à déhiscence*. L'action communiste ne pouvait s'envisager que dans

un cadre d'alliances et d'alliances dans la société marchande. Il ne faut donc pas s'étonner que les partis communistes n'aient pas eu une action de changement de société dans cette période, bien que s'en réclamant.

Le deuxième élément, intriqué au premier est que l'action communiste visait l'activité salariée, et quasiment elle seule et contribuait donc à accompagner cette aliénation de la dichotomie de l'activité humaine

L'unité de l'action révolutionnaire ne consiste donc pas à établir de nouvelles symbolisations, *mais au contraire à rétablir et élargir les symbolisations qui font l'essence du travail créatif*, c'est-à-dire reconstituer l'activité humaine en tant que telle.

C'est la dichotomie de l'activité qui a permis la société marchande, la société marchande qui a développé les forces productives en libérant une partie de la société de la « misère sans pensée » à l'échelle de l'humanité entière. *C'est cette même dichotomie qui bloque l'expansion de la richesse humaine à l'humanité entière*. La pensée à l'échelle de l'humanité entière était réservée à une élite au service des dominants, avec quelques « échappées » nécessaires aux dominants eux-mêmes. Ces échappées sont les éléments positifs du développement de la démocratie sur lesquelles s'appuyer. On peut les assimiler à ce que nous appelions généralement des

« acquis sociaux » sans en mesurer les dimensions subjectives.

La question de la pédagogie de l'abolition de cette dichotomie passe donc par la pédagogie de la libération du travail non à l'extérieur du travail mais dans le travail.

Cette pédagogie de la re-symbolisation passe donc par la démonstration de *la solidarité objective qui lie les humains à travers le travail et le produit collectif de ce travail, par les objets qu'ils côtoient en permanence autour d'eux*.

La conscience et l'auto conscience de l'individu et de l'espèce, personnelle et générique, ne peuvent se faire que par ce contact conscient avec le et les objets de la production, de la production « matérielle », objective et « spirituelle », subjective.

La contrainte exercée par les tentatives de communisme sans cette conscience, donc cet état de la société n'ayant pas atteint déhiscence *par la quantité et la qualité des objets d'échange* était donc inévitable. Seule pouvait l'éviter la conscience de cet état de non déhiscence, et dont la conscience de la nécessité de réformes dans la cadre de la société marchande portant cette société vers cette déhiscence.

Ainsi, « réformistes » et « révolutionnaires » étaient les uns et les autre en situation d'impasse.

Mais cela n'a d'importance que pour la connaissance, ce qui n'est pas rien, la question étant d'user de la connaissance.

La connaissance (qui est aussi croyance) nous dirait à quel point des nostalgies "républicanistes" ou "keynesianistes" ou « participativistes » ou « spiritualistes » sont loin de la démocratie qu'il faut, c'est-à-dire le contraire d'une démocratie qui s'appuie sur un équilibre des forces entre classes, équilibre devenu inopérant parce que devenu irréalisable.

La « qualité actuelle » de la crise est de l'ordre de la sortie de société marchande et non de compromis entre classe, ce qui avait été auparavant le cas et d'une façon toujours contrainte, y compris dans des périodes de forte avancée des rapports de force, comme à la libération de 1945.

Bien sûr, il peut encore et toujours y avoir et il y aura encore des réformes et équilibres précaires. *Le temps humain est à l'échelle humaine générique et non de l'individu.* Mais cela n'empêche que le possible de la construction du futur passe par cette nouvelle phase du développement humain.

Une pédagogie et une pratique révolutionnaire du travail, passe par *l'usage du travail en tant qu'expérience individuelle, par un horizon individuel intriqué à l'horizon collectif.* Aussi, la recherche sur

le travail est-elle fondamentale doublement au sens premier.

« ...Le courage, c'est d'être tout ensemble et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe... ». Ainsi parlait Jean Jaurès dans un discours à la jeunesse en 1903. L'actualité de ce discours est devenue brûlante. Tachons de nous y chauffer.

(1) Voir travaux de Lucien Sève et Yves Schwartz

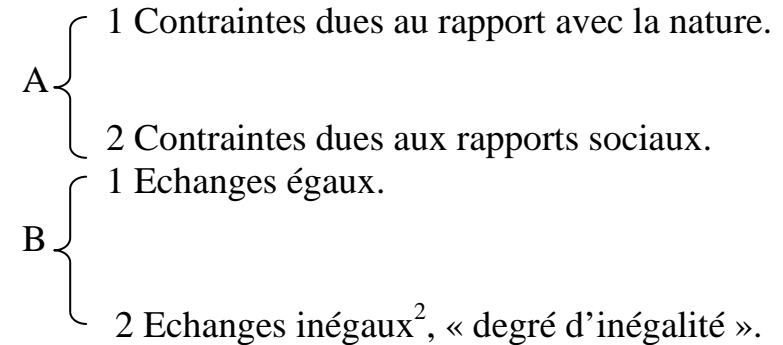
VI

Un sens de l'histoire.

L'histoire c'est le déroulement de l'activité humaine ; l'intrication des activités singulières des individus dont la résultante est l'histoire. Il y a osmose, allers-retours simultanés, permanents, entre la résultante globale et l'individu. Mais l'individu ne perçoit pas la résultante globale dans son ensemble. Il en subit par contre la totalité sous des formes qui sont propres à son activité, activité au sens le plus large.

Les bifurcations de l'histoire sont la conséquence de combinaisons complexes, insaisissables des activités. Le processus de production, dès son apparition¹ comporte 2 aspects combinatoires essentiels.

¹ L'apparition de la production (transformation de la nature par l'homme pour créer les objets de la vie humaine, c'est-à-dire transformation de l'activité pour produire l'activité) est affirmée lorsqu'elle est installée dans l'activité humaine de façon relativement stable. Cela veut dire qu'elle est en gestation depuis longtemps et que la bifurcation, ou la rupture, ne peut avoir lieu comme l'on imagine une rupture dans notre mode de pensée actuel.



Je parle d'aspects parce que ces éléments ne sont pas des éléments fixes mais en mouvement, dans tout ce que comporte un mouvement et nous en saisissons l'apparence du moment.

Les combinaisons de A et de B déterminent dans les variables 1 et 2 de chaque élément de la combinaison la multitude des bifurcations possibles de l'histoire.

Si l'on entre dans le détail, partant de la connaissance la plus approfondie possible de l'activité humaine, ses aspects³, et son essence, il est peut-être possible « d'éliminer » un temps de la recherche ou de souligner des bifurcations possibles sans pour cela tomber dans le déterminisme « stalinien » ou autre. C'est, au-delà des choix de démonstration l'expression

² Où le plus fort impose les conditions de l'échange au plus faible, celui qui a le plus de richesses à celui qui en a le moins

³ Aspect, apparence.

de son expérience propre et de son vécu propre qui déterminent les orientations de la pensée propre.

Les contraintes « naturelles » comme les contraintes « sociale », « l'anankè » vue par un esprit d'aujourd'hui, comportent une réalité de « contrainte » et une réalité de « liberté ». Et pas seulement les aspects ; ce que Lucien Sève appelle, il me semble, le % d'activité concrète et abstraite qu'il faut concevoir comme une tendance et non un phénomène absolu. Dans le travail primitif (agricole, pastoral des origines) se développe le besoin de travail comme activité concrète. Il en découle que tout travail est à la fois une activité concrète et abstraite⁴. Yves Schwartz, il me semble, rejette l'idée de travail abstrait « pur ». Cela aboutirait à nier purement l'existence du travail ; et à rétablir un concept déterministe que l'on veut réfuter.

Pour influencer historiquement, pour agir sur le choix collectif de la bifurcation, il semblerait ainsi qu'il soit possible d'agir sur la dimension espace-temps de A et

⁴ Nous reviendrons par la suite sur ces concepts « d'abstraction » et de « concrétude » qui à mon avis ne peuvent pas être isolés du mouvement de la pensée, adhérence et désadhérence, limite ou non limite de ce mouvement, dénormalisation et renormalisation, « dénormalisation sans retour » qui serait alors la « vraie » abstraction et en même temps la vraie aliénation. Le communisme étant dans ce cas, par un « retour » après une longue déadherence « sans retour ». Cette hypothèse pourrait être le centre d'un nouveau manifeste.

de B par un regard à la fois microscopique et télescopique (en profondeur dans le « détail » et de très loin, de très haut, dans la « globalité ») et du 1 et 2 de A et B. C'est-à-dire tout le contraire de l'établissement des schémas historiques qui au bout du compte avaient abouti à la représentation de l'évolution mécanique des rapports sociaux selon la succession communisme primitif, esclavage, servage, prolétariat. Ce schéma n'est pas du tout celui des « manuscrits de 1844 » ni du « Capital » de Marx. Pas plus que du seul déterminisme stalinien, mais celui d'un concept évolutionniste dominant et réduit pour en devenir réducteur et d'un historicisme de même type s'appuyant sur une représentation de l'espace-temps limité, cloisonné.

Evidemment, conceptualiser sur un espace-temps plus ample mais surtout décloisonné (relier les activités, les imaginer dans leur unité), demande un effort collectif de représentation correspondant à un moment du développement social qui n'était pas atteint et que l'on ne peut programmer mécaniquement d'une façon volontariste. Mais on peut par contre en avoir la volonté, ce qui est différent.

3 citations :

a) Karl Marx : « ...l'homme ne se perd dans son objet à la seule condition que celui-ci devienne pour lui objet humain ou homme objectif. Cela n'est possible que si l'objet devient pour lui un objet social, que s'il

devient lui-même pour soi un être social, que si la société devient pour lui un être présent dans cet objet..... »

b) Isabelle Garo : « ...Il faudrait pouvoir réécrire un Manifeste, qui penserait la politique non comme la phase provisoire de la prise de pouvoir, ou comme la médiation

entre l'idéologie et la science, mais comme le mode de construction de la vie commune, selon son projet collectivement élaboré.... »

c) Arthur Rimbaud : « ...La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel !... ».

C'est, il me semble remettre au cœur des préoccupations humaines le processus

PRODUCTION-ECHANGE-PRODUCTION,

Sa connaissance, ses origines, son évolution, ses pannes, ses ruptures⁵.

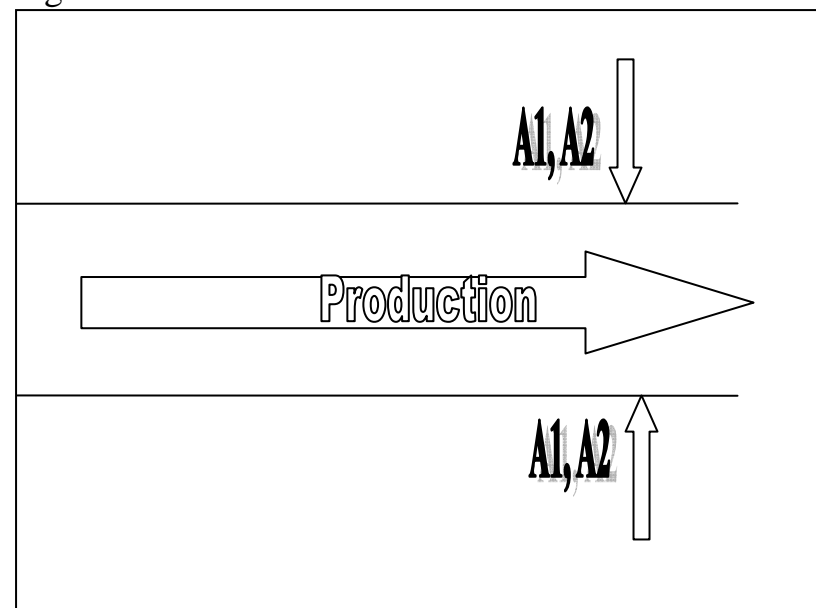
⁵ Cette fois au sens de quelque chose qui se casse, se détruit.

VII

Le sens de l'échange

Imaginons (avec en tête l'exposé précédent) le mouvement de la production dans les limites des pressions de A1 et A2 et dans l'effort de la production sur ces limites.

Fig.1



Le processus de production :

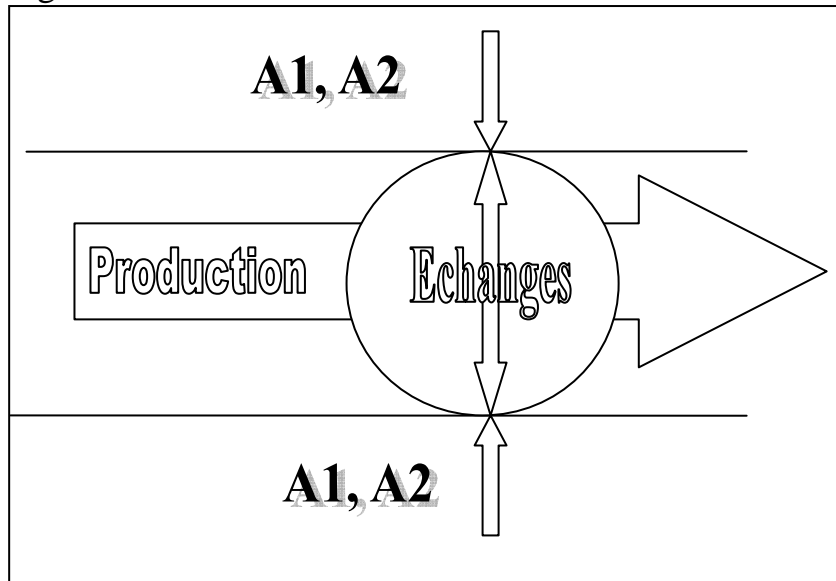
PRODUCTION-ECHANGE-PRODUCTION,

Voit grandir l'importance de l'échange au point que l'on peut imaginer un renversement des priorités et représenter le schéma :

ECHANGE-PRODUCTION-ECHANGE

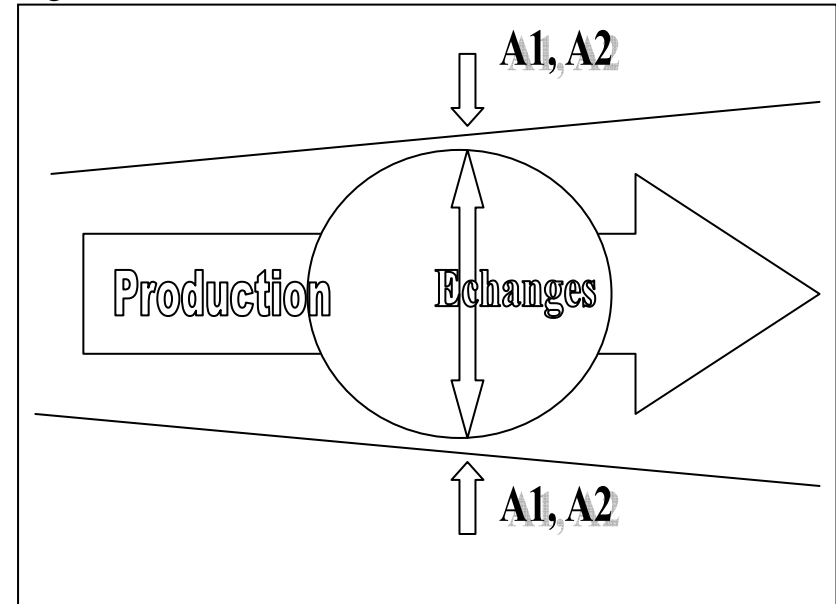
Dans ce cas la pression de la production sur les contraintes A1 et A2, c'est le développement de l'échange qui l'assure :

Fig.2



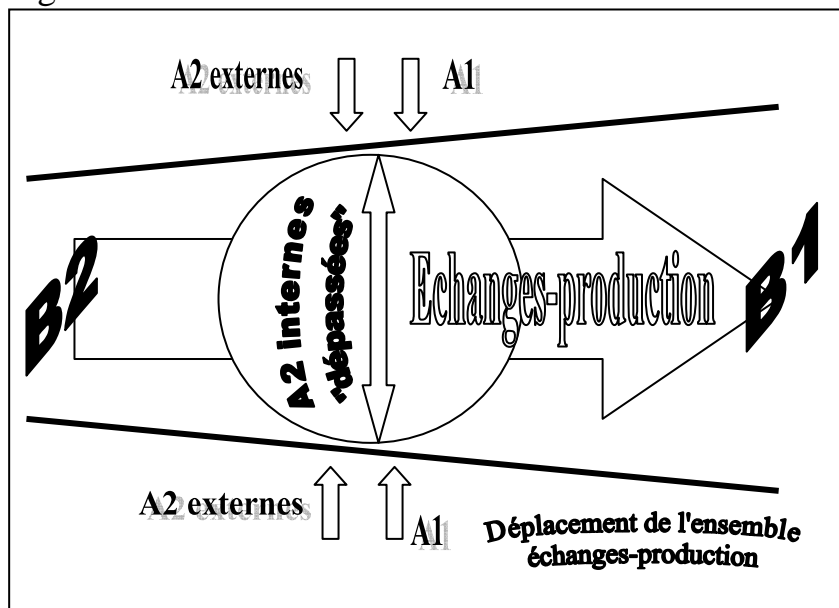
Ce qui en fin de compte peut donner :

Fig.3



Si l'on postule que le développement de l'échange (et là est le débat essentiel), dépend du mouvement de l'échange de B2 vers B1, le schéma devient :

Fig.4



parce que la pression A2 s'exerce à la fois de l'intérieur et de l'extérieur et s'agrandit vers l'extérieur au fur et à mesure du mouvement vers B1 (échanges « égaux », transformation de contraintes sociales externes en forces de développement internes; voir exposé précédent « sens de l'histoire ».). Ce n'est

pas un schéma déterministe ni volontariste mais il peut devenir, parmi toutes les combinaisons possibles une des volontés non unique ni définitive mais collective.

Ce type de développement, on le voit suppose un long mûrissement- transformation-travail de forces internes.

Dans l'invention technologique les 2 termes sont inséparables. Si l'on admet aussi l'unité de production, d'invention et d'échange, le mouvement de chacun des éléments dans cette unité n'est cependant pas pré-déterminé et il reste à démontrer l'effet de ces mouvements sur le mouvement d'ensemble.

Là intervient l'ergologie. Dans le travail parcellaire comme dans la résultante des travaux parcellaires sur le « travail global de la société », la contrainte, la production, l'échange sont présents et affirment leurs apparences et leurs inapparences. Tenter d'en découvrir l'essence est une observation d'ordre infini sur leurs effets.

Et c'est sur leurs effets apparents que l'effet du mouvement de rapprochement ou d'éloignement de B2 vers B1 que se construit une vision sur les choix sociaux possibles et impossibles.

Il n'est pas étonnant que le XXeme siècle qui a vu la plus importante progression de l'échange par rapport à l'histoire humaine précédente, ait connu aussi les plus grands affrontements humains sur cette question.

Ce peut être une interprétation de l'affrontement fascine//communisme et c'est en tout cas une de mes interprétations.

Je crois profondément imprégné de l'idée que le tâtonnement dans les gestes humains reste et restera du début à la fin de l'histoire humaine le moteur de la création et par contrecoup de la production touchable comme mentale, l'une et l'autre constituant un objet un et inséparable. Et il restera dans l'invention quelque chose d'infiniment insaisissable que seul ce tâtonnement d'actes-pensée rend possible. Il n'y a rien d'humain sans cela, c'est-à-dire il n'y a pas de genre humain pas plus qu'il y a eu d'autre réalité quelle qu'elle soit sans la multitude d'évènements contradictoires.

Si le qualificatif « abstrait » s'applique à la pensée, il s'agit alors d'une pensée qui ne reflète qu'une pensée et non un objet extérieur. Mais dans ce cas, en quoi ne reflète-elle pas une réalité qu'est une pensée ? L'on voit donc que la spéculation par elle-même n'est pas une abstraction « absolue » mais une abstraction par rapport à un objet sans « réalité extérieure ». Par contre si on la considère par rapport à un objet donné, alors on applique la notion d'abstraction à un acte, une activité quelle qu'elle soit, on réalise la négation de la négation du concept de spéculation

critiqué négativement et à juste raison par les penseurs du devenir en oppositions aux éléates.

Observer les effets, c'est ce qui devient évident dans la physique atomique par exemple. Mais cette observation des effets est bien le seul repère que l'humanité ait toujours possédé et sans laquelle il n'y a aucune activité possible, c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'humain. Mais les effets sont les effets de toutes les activités « touchables » ou pas. Par ces effets, il peut être possible de faire des choix concernant l'activité et la santé de l'espèce. L'espèce humaine n'a pas attendu le développement des sciences pour observer les effets de la solidarité, du don, etc... alors quelle était sans « vision sur elle-même » ou plutôt sans vision scientifique sur elle-même. L'échange inégalitaire, l'échange où le plus fort, le plus riche, soumet le plus faible, le plus pauvre, à ses conditions de l'échange est un frein à l'échange parce qu'il affaiblit les capacités d'échange du côté du plus faible et par contrecoup du côté du plus fort. Les pressions « naturelles » contre l'échange sont une chose, les pressions sociales une autre qui dépend des choix humains. L'allègement des pressions sociales et leur transformation positive ont de plus un effet de réaction sur les pressions naturelles, bien sûr. Inventer un bateau est une des conditions d'allègement de la pression naturelle contre les déplacements. Mais pourquoi inventer un bateau

si l'on a pas à échanger, des marchandises comme des savoirs et des arts ; si l'on a pas à échanger le besoin d'activité, et cette activité particulière qui est le besoin d'échanger, créés par l'activité humaine.

L'échange est la vie humaine, dès la naissance avec la mère, dans la fonction affective-nourricière comme avec la société dont fait partie la mère et les autres dans sa fonction affective-séparatrice-nourricière. L'enfant sauvage est une excellente illustration des conséquences de l'absence d'échanges humains. Considérer l'héritage biologique, avec ses formes de relations agressivité-attraction correspondant la défense de soi et la défense de l'espèce transposée à l'activité humaine en l'état, comme un schéma immuable, me paraît de l'ordre du fascisme. Envisager la transformation des rapports humains à travers la transformation des rapports sociaux me paraît par contre plus « réaliste » « qu'utopique ».

C'est la séparation économie/activité humaine qui crée le volontarisme dictatorial, et c'est cette séparation qui a créé la dictature « stalinienne », comme la dictature capitaliste nazi. Et c'est dans les pans d'activité libre que se sont créés les avancées sociales des pays dits socialistes, car contradictoirement, il y en avait, comme il y a des activités sociales dans les démocraties capitalistes. Il y en a d'ailleurs

partout, sinon il n'y aurait pas d'activité, nous l'avons déjà dit. On ne peut cependant ignorer les avancées et les reculs des sociétés humaines, faire comme si tout était partout et tout le temps pareil. Ni considérer que les choix et leurs actes ne nous concernent pas.

Ainsi s'est faite l'espèce humaine, c'est l'anankè des grecs qui s'exerce sur le positif comme sur le négatif, et les sentiments, autonomes des conditions qui les créent, qui en découlent.

VIII

Apparence et déterminisme.

La nouvelle accumulation, depuis Marx, des connaissances scientifiques, détermine ce que peut être une nouvelle vision marxiste.

Commençons par la conclusion, il sera plus facile ainsi de suivre les méandres d'une logique, car la dialectique matérialiste, même si elle s'en méfie, n'échappe pas dans un monde marchand à la logique, qui comme dit Marx est l'argent de l'esprit :

Il n'y a pas de dépassement d'un moment historique d'un concept déterministe sans aller-retour permanent entre la vision de l'œil, du microscope et du télescope, c'est-à-dire entre une vision micro, macro et « généralisée » tant dans le temps que dans l'espace ; appelons ça une « vision espace temps avec effet zoom (V.E.T.A.E.Z.) », pour le plaisir comme pour la précision.

Notre vision est toujours déterministe. Elle prend en compte les possibilités de déroulement du temps en fonction de ce que l'on a accumulé de sa vision à un moment de l'histoire humaine.

Ce déterminisme est inséparable d'une vision structuraliste. Il n'est pas possible d'approfondir une

vision sans s'en rapprocher et en s'en rapprochant l'on fait un mouvement qui éloigne de la vision large.

Le morcellement des tâches, résultante à la fois de la recherche du développement de la productivité et de la domination du capital sur ce développement dans le processus ARGENT-PRODUCTION-ARGENT place la pensée humaine dans une situation d'éloignement d'une vision large. Ainsi, la recherche elle-même, y compris la recherche philosophique ne peut échapper à cette parcellisation et à une conception structuraliste ; ni la recherche, ni les chercheurs ; à moins d'imaginer un chercheur hors du temps et de la société, ce que se croient certains qui pensent être les auteurs uniques de leurs pensées, pour paraphraser Rimbaud. Qu'il soit bien clair que je ne mets pas en cause les avancées magnifiques des connaissances, y compris sous l'effet du « structuralo-déterminisme (S-T) », puisque je reconnais que l'on ne peut y échapper. Par contre l'on peut y échapper relativement en dépassant un moment historique du S-T.

Lorsque Marx écrit ses « manuscrits de 1844 », il aboutit à un mûrissement, une ouverture nouvelle de son jeune esprit en dépassant une vision générale de son moment historique. Lorsqu'il écrit « Le Capital », cette vision nouvelle est en filigranes dans son approche macroscopique, puisque il étudie une période historique limitée de l'histoire humaine, le passage au machinisme et à la grande industrie. Ses retours sur une vision de l'ensemble de l'histoire

humaine sont de brèves considération reliée à sa conception d'ensemble qui n'est pas développée pour le lecteur inattentif à chaque fois.

Mais Marx lui-même, ne peut échapper aux limites sociales de son temps, pas plus lui que personne. Sa géniale vision des quatre émancipations du travail par la grande industrie et ses conséquences sur la vie des ouvriers élargit et réduit pourtant inévitablement le champ de vision, dévoile l'essence derrière l'apparence et réduit cette essence à un moment partiel de l'activité humaine, à ses limites historiques, ce dont il est parfaitement conscient, je crois.

J'en viens à un exemple sur la division du travail. Division sociale et division technique. Lorsque l'on considère de processus de la division du travail par le capitalisme, l'on ne peut ignorer l'histoire de la division du travail sur l'ensemble l'histoire humaine si ce n'est au prix d'imaginer la naissance d'un bébé sans imaginer sa gestation et tout ce qu'elle comporte d'accumulation humaine. C'est ce que font les Althussériens, fort critiqués négativement aujourd'hui, adulés précédemment, mais surtout dont la pensée reste déterminante dans ce que l'on considère comme la pensée scientifique, au-delà du « champ marxien ». S-T et Althussérisme sont les deux faces contradictoires de la même réalité de pensée restreinte. Il y a un processus de division du travail. Mais il y a division sociale dans la division technique et division technique dans la division sociale. La division est

indissolublement technique et sociale sauf admettre qu'elle n'est pas la résultante d'un processus ce qui conduit inévitablement à un concept déterministe primaire qui pèsera sur les choix et les bifurcation du processus et de tous les processus historiques (notons le pléonasme « historique, humain ». La bifurcation « stalinienne » en est une illustration éclatante ; sans doute les rendez-vous manqués de 1968, 1973 en France et dans le monde, de même.

En reliant les deux concepts dans deux tiroirs séparés dans notre tête, l'on peut débloquent la crise du marxisme. La question de la violence dans l'histoire apparaît alors au premier plan. Et le cheminement de « l'argent de l'esprit » vers une vision plus générale de l'histoire humaine éclaire de tout autre façon le phénomène des guerre et celles que nous vivons dans la période actuelle.

La division technique du travail est une division violente parce que l'accumulation d'un « capital agricole, marchand etc.. », s'est réalisée auparavant et confère une puissance à ses détenteurs. Cette réalité en elle-même ne dépeint pas toutes les bifurcations possibles de l'histoire humaine qui ont été éliminées par l'histoire. Lorsqu'une espèce vivante se trouve en conflit avec une « condition agressive intérieure et-ou extérieure », soit elle « réagit génétiquement et-ou génériquement », soit elle est éliminée. J'ai conscience que cette réduction par brièveté de cette évocation réduit et menace cette évocation elle-même. Pourtant

il faut en passer par là. Deux éléments de connaissance modifient la commensurabilité entre l'évolution des espèces en général et celle de l'espèce humaine en particulier :

-les découvertes de la thermodynamique qui donnent un sens au temps et qui semble déterminer les bifurcations par des multitudes de micro-mutations.

-les micro-mutations qui peuvent déterminer les bifurcations de l'histoire, déterminent justement des bifurcations de l'histoire et non des mutations de l'histoire. Cela veut dire que si l'humain est matériel, et qu'il est soumis à des micro-mutations aléatoires de la matière intérieure et extérieure à lui-même, la bifurcation, elle, n'est pas aléatoire. Ou du moins l'aléa est le produit d'un choix et non un phénomène mécanique. Cela aboutit à une vision tout à fait traditionnelle qui suppose et affirme le libre choix chez l'humain, dans les limites imposées par les rapports avec la nature, donc aussi avec lui-même.

Ainsi il y aurait eu et aurait encore des bifurcations possibles où le choix humain interviendrait dans tous les domaines. Cela veut dire que la riposte à la menace par l'agressivité maximum, c'est-à-dire l'élimination pourrait relever du choix. Par conséquent, le double déterminisme « développement de la productivité et organisation capitaliste du travail (et au-delà, de toute activité humaine) » pourrait être révisé par les choix humains. Mais justement ce double déterminisme qui a voulu justement dépeindre l'essence d'un processus

historique n'a-t-il pas marqué une diffusion généralisée d'une vision déterministe de l'histoire qui a été au cœur de l'échec du communisme et e l'humain?

Le mouvement non-violent repose la question d'un autre développement humain : celui que développe Marx dans ses manuscrits de 1844. Il suppose un degré d'autonomie des idées (Lucien Sève) bien plus grand que celui que les humains ont imaginé jusqu'à ce jour ; ou plutôt que ce que les humains dominants ont imaginé jusqu'à ce jour. Car c'est bien de cette loi de la sélection naturelle transposée à l'humain qu'est issue la violence des groupes humains et la genèse des dominations historiques.

Ce degré d'autonomie des idées par rapport aux conditions matérielles qui les ont fait naître est un débat fondamental, qui a été grandement pris en compte dans la recherche ergonomique (Yves Schwartz) et métaphilosophique (Henri Lefebvre...et Marx) en remettant en cause l'idée d'un travail « purement abstrait », en approfondissant le processus du travail qui est toujours le fait d'une activité propre à chaque individu, complexe et énigmatique. Dans le même temps la torsion de la déformation déterministe par l'étude approfondie du travail comporte aussi une déformation structuraliste si elle n'envisage pas le travail propre de l'individu comme celle d'un auteur commun, dernière chose qui en quelque sorte que peut qu'aboutir à une vision communiste.

Ainsi non-violence (Gandhi), communisme, anti-déterminisme (Prigogine), mis au positif comme Marx met au positif (négation de la négation) la question de l'athéisme relèveraient d'une même vision d'une possible continuation de l'espèce humaine qui comme tout sujet-objet n'existe que par le mouvement, et par son mouvement propre dans le mouvement général.

La question de la construction de la vie commune (Isabelle Garo) est bien une question centrale qui indique que cette vie commune est celle de l'individu et du groupe, du choix individualisé.

Un marxiste étudiant le développement fulgurant de la démocratie athénienne notera le rapport de force entre les classes sociales (aristocratie rurale, agriculteurs libres, artisans et démos, marchands) et l'équilibre précaire qui s'établit pour leur survie mutuelle et qui permet cette démocratie restreinte, localisée mais incroyablement structurée. Il aura raison jusqu'au point où il lui manquera quand même l'ensemble du processus de mûrissement, bien plus ancien que le temps de cette démocratie, processus à la fois énigmatique et repérable partiellement en fonction de la portée du moment de l'accumulation « culturelle ». La violence est dépassée partiellement et de façon précaire, mais elle n'est pas dépassée seulement par cette situation du moment, ce rapport de force « instantané ». Le processus précédent a mûri ces conditions et ce mûrissement que d'aucuns vont qualifier de vision « idéaliste », « spiritualiste » n'est

autre qu'un processus de dénormalisation-renormalisation permanente d'une pensée qui permet une visée pacifiste, même d'une façon précaire. Contradictoirement à la pensée matérialiste traditionnelle, on peut imaginer une pensée matérialiste qui fait précéder la pensée aux conditions matérielles, une anticipation de ces conditions. Sans cette anticipation, finalement, ne revenons-nous pas à une vision déterministe qui prétend tout expliquer, c'est-à-dire permettre au savoir de rattraper la réalité. Si le savoir rattrapait la réalité, ils seraient l'un et l'autre finis. Ils s'identifieraient l'un à l'autre. L'anticipation du savoir sur la réalité peut être un savoir considéré comme abstrait parce que spéculatif. Il est vrai que la pensée spéculative savante s'est si bien prévaluée d'un savoir absolu qu'elle rejoignait la prétention absurde de s'identifier à la réalité. Cet arbre a caché la forêt de l'aptitude humaine à anticiper, à influencer sur les possibles, à influencer sur les choix de bifurcation. Il est compréhensible qu'un savoir s'appuyant sur la domination, sur la violence et l'élimination des bifurcations non-violentes par la violence sous toutes ses formes ne pouvait avoir que ce caractère absurde ; même si le fruit contenait aussi des éléments de progrès humain. Mais ces éléments se développent dans le même temps comme dans tout corps : mort et vie s'y combattent ; Mais il y a des morts prématurées comme des naissances stériles.

L'étude de ce qui précède le mûrissement prend une place première à l'étape actuelle de l'humanité.

L'étude de la violence dans la société grecque (par exemple) et dans sa genèse est inséparable de la compréhension de la violence dans le monde moderne. La haine de la vie peint l'homme en noir. L'amour de la vie ne refuse pas de voir ce noir.

Quand l'idée que la bifurcation domination-productivité reste l'empreinte première du développement humain, la pulsion de mort s'empare de tout le corps. C'est pourquoi mon choix est : « la vie est contradictoire et belle ».

Les quatre éléments qui dans la grande industrie ont fait exploser la productivité sont l'affranchissement de la dextérité, l'affranchissement de la force humaine, la recomposition des opérations (recherche-ingénierie/exécution), la fabrication des machines par les machines (Marx). Il faut y ajouter maintenant (mais ça fait partie de l'automatisation pressentie par Marx), la fabrication de la pensée par les machines (Henri Lefebvre). Lefebvre décrit magnifiquement, dès 1964 les trois aspects de l'humain : quotidien, mimétique et poétique. Il analyse l'irruption des « machines à penser » dans le processus mimésis-praxis. Il pose comme question première de l'humanité le décroisement (il dit la dé-séparation) des trois « volets » de l'activité humaine qui est une et que la société marchande, et le capitalisme dans sa

phase d'automatisation accomplie a poussé à l'extrême.

Il n'y a pas de géopolitique absolue qui ne soit déterministe et structuraliste. Il y a par contre des commensurabilités possible dans l'espace-temps. Les choses de la nature ressemblent toutes au processus naissance, développement, maturation, pourrissement, mort. Il y a cette ressemblance pour une idée, une pensée, une civilisation, une espèce, un groupement stellaire...). L'analogie au corps humain me plait beaucoup, mais il faut ne pas « mécaniser » les comparaisons, bien sûr, ce qui n'est pas toujours facile. Une maladie du corps qui est déterminée par le fonctionnement d'un organe entraîne un dysfonctionnement de tout le corps. Peut-être soigner l'origine, l'organe à l'origine de la maladie ou du moins connaître l'origine du dysfonctionnement devrait aider au traitement. La production est née dans le croissant fertile. Il y a là sans doute à travailler sur le passage du matriarcat au patriarcat. Une choses me frappe aussi, c'est la permanence de l'état de crise dans cette région de passage intensif des grandes migrations humaines ajoutée ou concordée à ce lieu de naissance de la production. La question est d'en retrouver les traces. Et il y a à y retrouver les origines de la violence organisée, son développement pour en comprendre les possibles bifurcations qui n'entraînent pas la mort du corps avec celle de la violence organisée.

IX

Le champ général

L'humanité a cette tendance à considérer comme un antagonisme la réalité matérielle de sa composition biologique et la réalité subjective des sentiments.

C'est au contraire cette contradiction féconde qui réalise l'humanité.

Cette fécondité est liée à l'impossibilité d'atteindre la connaissance pleine de cette contradiction, bien que la conscience de cette contradiction contienne pleinement cette réalité contradictoire. L'assimilation de cette réalité à Dieu est une réduction de cette réalité parce qu'elle croit apaiser cette contradiction.

L'idée de dieu tend à réduire, repousser la conscience de l'humanité, bien que cette conscience puisse traverser aussi un concept figé, immobile, de dieu.

C'est ce que font les « grands croyants » (Pascal, et pourquoi pas Jésus ou ses modèles, en mettant en mouvement une réflexion sur dieu ; et en faisant partager cette réflexion à l'humanité en mouvement).

Le corps comme la pensée sont bien des réalités matérielles, mais le matérialiste mécaniste réduit l'homme en faisant abstraction de la pensée et le déiste en faisant une dichotomie entre corps et pensée.

Finalement « l'abstraction » du matérialiste mécaniste est une régression par rapport à un déisme critique, mais aussi un « passage » entre le déisme et un humanisme matérialiste.

Je suis parti à Assise, dans le village de ma femme, avec cette idée en tête des « humains-interface ». J'ai tenté toute ma vie professionnelle de T.O.S., de servir d'intermédiaire entre T.O.S. et enseignants, en tant que milieux sociaux différents, les uns « plus subalternes », les autres « plus couches moyennes », ce rôle m'apparaissant justement comme « rôle d'interface ».

Là-dessus, dans tout mon voyage, je lis « Ce qui reste d'Auschwitz » d'Agamben. Je constate, comparant ma réflexion à la sienne, que le rôle de témoin « qui ne peut pas témoigner » peut s'appliquer à des cas beaucoup moins extrêmes, « ordinaires ». Sagot-Duvaurox note bien la situation de celui qui a la parole et celui qui ne l'a pas dans « Héritiers de Caïn ». D'autre part, Yves Schwartz souligne les 3 points des « champs de l'activité humaine » : l'héritage culturel du champ, l'activité des humains de ce champ, et le 3^o pôle, le contact avec l'inconnu.

Si l'on imagine la multiplicité des champs, mais aussi leur interpénétration, on devrait imaginer une multiplicité de « zones de témoignage » qui s'interpénètrent, et pourquoi pas, la multiplicité des individus à la fois enfermés dans leur champ et en même temps en situation de témoin et d'interface.

C'est oublier la dichotomie de l'activité humaine héritée d'une société de classe qui sépare l'action et la pensée, hiérarchise les champs d'activité et les individus à l'intérieur des champs.

Il n'y a pas, ainsi, de fluidité entre champs et donc pas de fluidité dans la pensée sensée être la propriété du champ.

Les champs de classe sociale en sont une illustration particulière et la rigidité des pensées découlant de ces champs représentés par les classes sociales en est un témoin, mais pas un témoin qui témoigne, un témoin d'immobilité comme sur un bâtiment fissuré.

Les églises, les partis qui se comportent comme les églises, connaissent cette situation ou plutôt les vivent sans obligatoirement les connaître. Le pôle de contact avec

l'inconnu est atrophié, et ce n'est que la modification des conditions de contact qui peut modifier la condition des échanges. Cette modification des conditions de contact dépend bien sûr des conditions techniques des contacts mais aussi et d'une façon incontournable de la volonté humaine de modifier les conditions des contacts.

C'est toute la question de l'ouverture des couches sociales sur des alliances ou le contraire, de leur repliement sectaire.

L'ouverture est conditionnée par une volonté humaine de ne pas replier l'humain sur un champ étroit d'activité, mais de le mettre en contact avec des

champs d'activité incluant de grandes diversités de sous-champs en contact entre eux.

Toutes les périodes de grande ouverture ont été caractérisées par ce mouvement. Que ce soit le développement des échanges méditerranéens de l'antiquité, comme celui de la Renaissance et des communications atlantiques et européennes. Mais à cette réalité près et qui est énorme : la mondialisation ne peut que souffrir aujourd'hui des systèmes d'octroi que constituent les grands groupes financiers et industriels qui enferment les échanges dans leur champ d'intérêt privé.

Il ne peut y avoir de pôle de contact entre couches sociales « à allier » que s'il y a pour elles, à l'intérieur de leur « champ global », multiplicité des champs d'activité en contact. Unifier le champ d'activité de la classe ouvrière dans un champ d'activité unique relevait en partie du totalitarisme dont parle Giorgio Agamben et que le nazisme a porté jusqu'à la biopolitique.

Heureusement, les champs sains et les concepts sains ont résisté à cette unification totalitaire, mais pas au point d'avoir mis en adéquation la mondialisation et l'activité des champs qui la soutiennent.

«il est temps de tenter une redéfinition des catégories de la modalité du point de vue qui nous intéresse.

Celles-ci -possibilité, impossibilité, contingence, nécessité- ne sont pas d'innocentes catégories logiques ou gnoséologiques, qui concerneraient la structure de propositions ou la relation de toute chose à notre faculté de connaître. Ce sont des opérateurs ontologiques, autrement dit des armes dévastatrices au moyen desquelles se mène la gigantologie biopolitique pour la conquête de l'être, au moyen desquelles on décide chaque fois de l'humain et du non humain, du « faire vivre » ou du « laisser mourir ». Le champ de cette bataille est la subjectivité..... » (Giorgio Agamben).

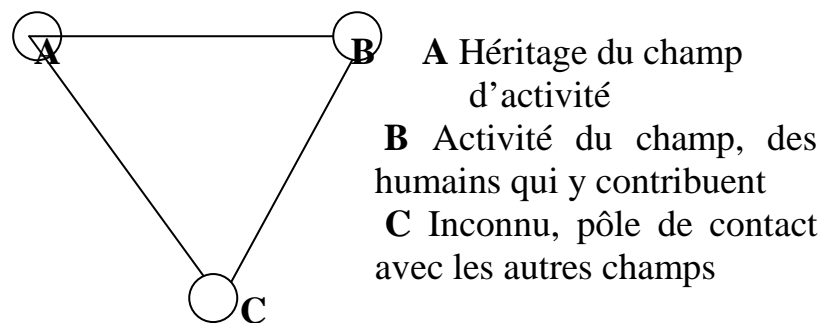
Il ne faudrait cependant pas réduire la question des champs et des contacts à une étude scientifique au microscope ou au télescope, mais bien agir sur les points de contact **où ils s'affrontent**. Pour les couches sociales ce sont les horizons de vie et aussi les conditions de vie. **Les salaires par exemple, de même que l'usage du salaire et les conditions d'usage du salaire**.

« Peut-être nous reprochera-t-on de n'avoir pris en compte que l'endroit du décor. Il est vrai, on aurait pu écrire une somme sur le travail comme réceptacle des médiocrités, des mesquineries, des inerties de l'espèce humaine. Cela fait partie aussi de la réalité. Mais cet envers trouve facilement preneur, souvent sans nuances ni goût du détail. Et si l'envers existe, ce

qu'en réalité nous ne nions pas, c'est que l'endroit n'a guère été dans la culture envisagé comme tel....Redisons que l'histoire fait elle-même la preuve qu'elle existe.... La vie est expérience, le travail est horizon : certains trouveront irritant, peut-être, que le concept ne puisse jamais enfin dominer son sujet.

Mais chacun le prendra comme il voudra : nous croyons heureux que, passée et présente, l'expérience contraigne à refaire en nous, toujours neuve, la soif d'apprendre » (Y. Schwartz).

Imaginez l'activité à 3 pôles:



Imaginez une multitude de champs qui se coupent, s'entrecroisent, se superposent presque, multiplient les pôles de contact. Tout cela au point qu'il ne soit pas possible de distinguer « avec l'œil » ni triangle, ni pôle, alors qu'ils sont en multitude. Cet ensemble de champs va constituer un « champ général ». C'est la révolution judéo-chrétienne qui le

distingue en créant la notion de « saint-esprit ». Le « père » étant l'héritage du champ global, le « fils » la résultante en mouvement du champ global et donc l'individu humain.

La représentation par triangle des champs est une des représentations sans doute les plus proches de la pensée, du cerveau, tels qu'ils fonctionnent. Ces représentations

« poétiques » sont en fait les plus « rationnelles » de la représentation de la pensée. Les rationalités à tout crin qui ne l'ont pas saisi s'éloignent en fait de la rationalité.

Le nazisme est en fait l'extrême du « rationalisme » étroit. Il se place dans les champs des rapports les plus « utilitaristes » et par là éliminent tout ce qui n'a pas l'apparence « touchable » de l'utilité. Le concept d'une utilité saine tronquée de l'héritage et ignorant d'une conception tripolaire de l'activité conduisent les nazis à l'élimination de l'héritage et de tout ce qui le représente : livres, « art décadent », HUMAINS symbolisant cet héritage, les Juifs et les autres ; ceci au profit de cette « race » sans activité autre qu'utilitaire symbolisée par la « race aryenne ». Le stalinisme tend en fait vers cette « rationalisation » de « l'homme nouveau » qui est une régression spectaculaire, dangereuse et dramatique pour l'individu comme pour l'espèce.

Mais il y a une différence : sa contradiction avec ses aspirations sociales et philosophiques universelles revendiquée freine cette régression, à la différence du nazisme.

Dans le judéo-christianisme il y a l'intuition de ces contradictions. Le réseau humain, « saint esprit », la pensée collective déchaîne d'abord l'échange marchand et aboutit à l'apocalypse. Dans le système marchand antique, le réseau n'est pas en abondance « au niveau de la planète » comme il se construit aujourd'hui.

La pénurie qui se dessine au bout du système marchand par la destruction par l'homme de ses ressources est sans doute la réalisation de cette apocalypse. Mais l'apocalypse n'est pas seulement destructeur, il est renouvellement, résurrection.

Il semble que tous les bonds de développement ou de disparition des espèces passent par des « événements extérieurs ». La pénurie peut en jouer sans doute le rôle. En doit-il sortir disparition ou développement ? La « foi », ou la « grâce », ou le « libre arbitre conscient de l'ensemble je-nous » doit jouer son rôle, c'est notre volonté collective qui peut donner le coup d'épaule vers la « bifurcation-développement ». Et cette bifurcation dépend essentiellement d'une saine, et cette fois vraiment saine conception de l'activité humaine tripolaire ; l'héritage en étant un élément

essentiel dans la mesure où la mondialisation capitaliste actuelle tend à le nier purement et simplement ; c'est une nouvelle forme de nazisme.

« Jouer » sur les « restes » ou les « marges » ou les « résidus » est VITAL.

Ce « réseau de pensée-accumulation culturelle » contenant passé, présent et prospective (le présent dans son unité) est bien dans sa globalité un OBJET. Il y a peu et à la fois beaucoup entre concept de saint esprit chez Paul et réseau de pensée dans sa conception matérialiste : la différence tient dans une conception élitiste de l'activité humaine, hiérarchisée, ou au contraire une conception NON hiérarchisée, NON dichotomisée de l'activité humaine « pensée/acte ». L'une est issue d'une société marchande qui contient pourtant déjà sa contestation, l'autre est issue d'une prospective de société NON marchande renouant avec la réalité d'une activité humaine créatrice qui unit parole, pensée, acte.

Les évangiles témoignent d'une période historique de confusion ayant son épice en Palestine ; période de confusion où ce que l'on espère se confond avec la réalité parce que ce que l'on espère est pris pour la réalité. Et c'est bien ce qui fait toute la richesse des Evangiles ; ce qui compte avant tout pour tout humain, c'est ce qu'il espère.

«Dès lors, il est pratiquement impossible de se demander s'il existe un être étranger au-dessus de la nature et de l'homme. En effet, une telle question impliquerait l'inessentialité de la nature et de l'homme. L'athéisme, dans la mesure où il nie cette inessentialité, n'a plus de sens, car l'athéisme est une négation de Dieu et, par cette négation, **il pose l'existence de l'homme.** Mais le socialisme en tant que tel n'a plus besoin d'une telle médiation. Il part de la conscience théoriquement et pratiquement sensible de l'homme et de la nature comme de l'essence. Il est la conscience de soi positive de l'homme, non médiatisée par la suppression de la religion. De même, la vie réelle est devenue la réalité d'une manière positive qui n'a plus besoin du communisme, c'est-à-dire de la suppression de la propriété privée. Le communisme pose le positif comme négation de la négation. Il est donc le moment réel de l'émancipation et de la reconquête de l'homme, un moment nécessaire pour le développement futur de l'histoire. Le communisme est la forme nécessaire et le principe dynamique de l'avenir immédiat, mais le communisme n'est en tant que tel ni le but du développement humain ni la forme de la société humaine.... » Karl Marx.

La poursuite du savoir rationnel ne doit pas être une négation de l'espoir mais un dépassement qui traque **tout ce qu'il y a de possible dans l'espoir.**

X

Pour une nécessaire récapitulation

En **première** instance, ce sont les conditions matérielles de vie qui déterminent les mentalités.

Un mode de pensée (expériences, savoirs accumulés, mise en liaison de ces expériences et savoirs) acquiert une autonomie. C'est ce qu'Yves Schwartz appelle, je crois, la désadhérence. Ce concept de désadhérence est à la fois applicable à la micro et à la macro activité humaine.

Extrapolant (peut-être) ce concept de désadhérence, j'imagine que la « construction cérébrale » peut fonctionner autonomement, évoluer, se transformer à partir d'elle-même.

Il n'y a pas d'antagonisme entre cette idée d'autonomie de la pensée et celle de la dépendance de la pensée du mode de production. Toujours en extrapolant, l'on peut penser qu'un mode de production peut conduire à une impasse historique et/ou biologique de l'espèce humaine et que l'autonomie de la pensée, elle, peut conduire à une issue.

Il est difficile d'imaginer que cette **autonomie des idées puisse être le fondement premier de l'activité humaine**. C'est pourtant ce que je crois. Ceci conduit à reconsidérer toutes de « construction de pensée » en

se plaçant sur un point de vue historique beaucoup plus large que l'histoire contemporaine au développement de ces « constructions de pensée ».

Cela conduit aussi, il me semble, à l'idée qu'il n'y a pas « nouvelle construction de pensée » sans mort de l'ancienne, et que toute nouvelle construction de pensée se constitue par résurrection de l'ancienne dans son dépassement. Ce qui est aussi une autre façon de considérer la mort non comme une destruction mais une transformation. Cette idée après tout banale n'est pourtant pas celle que nous partageons vraiment. La raison en est tout simplement le rejet de l'idée de mort par l'instinct de conservation de l'individu et le l'espèce, de la communauté, de l'institution, etc. . Rejet fort sain (prendre le mot « sain » au sens premier de **santé**) en soi puisqu'il pousse à la vie et malsain en même temps puisqu'il nie la vie dans sa continuité.

Notre mode de pensée attaché au mode de production actuel évacue la santé de la reproduction humaine (biologique et culturelle dans leur unité générique) au profit des résultats financiers. Nous assistons donc exactement dans les faits à ce que notre pensée conteste, mais à l'envers. Nous contestons l'autonomie de la pensée au profit d'une conception rationnelle (en fait « rationaliste ») du fonctionnement financier de la société (même lorsque

nous tentons de nous opposer à ce fonctionnement financier). C'est-à-dire que nous assistons de fait à une prise de pouvoir de la pensée autonomisée de la financiarisation de la société humaine. C'est une désadhérence malsaine des besoins humains vitaux dont on ne connaît pas le retour du fait que cette déshadérence a gagné l'activité humaine d'une façon « unitaire » et négative.

Répondre à cette dernière question c'est commencer à poser le problème des résidus tels que définis par Henri Lefèbvre. L'altermondialisme le fait en partie. Il est cependant gagné par une recherche purement économiste de solutions qui de plus l'oppose à des traditions économistes de lutte nationale mettant les actions humaines de résistance en opposition.

C'est pourquoi j'en reviens à mon idée de « révolution religieuse », qui en aucune façon se veut une régression à l'obscurantisme religieux, mais un appui sur un empirisme s'appuyant lui-même sur les sciences **qui nous permette de « récapituler » sur l'ensemble de l'histoire humaine.** Cette récapitulation, le christianisme a tenté de la faire en son temps : au sens que ni l'état des sciences, ni le début de la société marchande ne permettaient pas de fonctionner « globalement » **pour toute la société.** Ce n'était et n'est pas une seulement question de savoir parce que c'est une question de classe sociale et de globalisation des échanges. Ce qui veut dire qu'il ne

faut pas confondre les possibilités ouvertes par la mondialisation avec une « absolutisation » des sciences. Une récapitulation ne peut jamais se faire qu'en partie, mais aujourd'hui elle peut se faire, en s'appuyant sur cette autonomie de la pensée.

C'est simple.

Ce que la **société marchande** a créé de plus accompli, c'est la **bourgeoisie.**

Ce que la bourgeoisie a créé de plus accompli, c'est le marxisme.

Lorsque ce qu'elles créent s'oppose à elles, elles font tout pour le détruire, et ce faisant elle se détruisent, et tout le reste avec.

C'est une lutte entre ce qu'elles ont créé opposé à elles d'une part et elles-mêmes d'autre part. C'est une lutte pour ne pas tout détruire et pour construire une société non marchande qui dépasse le système marchand sans détruire la société

Tous ce que les théologiens du marxisme peuvent exprimer n'est qu'une copie ou une version mutilée du marxisme.

Le seul progrès possible est l'assimilation du marxisme **par le groupe humain dans son ensemble et dans l'ensemble de ses activités** et non par une élite.

C'est ce qui est en train de se faire sous des formes nouvelles, surprenantes et imprévues et pas du tout par une mimésis marxiste. Ceci veut dire qu'il ne

s'agit pas d'une transmission d'un savoir théorique, mais d'une création d'une pratique de vie, en particulier **en rapport conscient avec les objets produits** par l'humain, objets « touchables » et pensée **dans leur unité**.

Ce qui se fait au niveau d'une société est affaire de générations.

Ceci dit, ceci se fait dans la multiplicité et la diversité des activités humaines, théologie marxiste y compris.

On voit cependant que le politique, et les forces communistes organisées ne peuvent sortir du blocage par du praticisme, mais par une pratique s'appuyant sur une refondation métaphilosophique, c'est-à-dire au-delà de la philosophie. Leur attachement aux recettes considérées concrètes et réalistes est loin des questions profondes et attendues des humains. Les humains **recherchent des horizons à leur vie, associés à des moyens pour vivre**. Des réponses existent, le praticisme les ignore. Et le praticisme le plus extrême nous le connaissons sous la forme des solutions comptables de Fillon, Raffarin, Juppé, ces hommes morts parce que fossilisés de la Une de l'Huma du 17 juin 2004, qui nous gouvernent. Nous avons connu aussi ce praticisme d'une façon encore plus extrême, mais peut-être pas révolue, sous la forme du nazisme.

XI

De « Expérience et connaissance du travail (Yves Schwartz) » à « Travail et Ergologie, entretiens sur l'activité humaine », Un itinéraire de recherche collective dont notre époque aurait dommage à se passer.

Je voudrais revenir, sur cet ouvrage paru en 2003, qui, bien que destiné en priorité au monde de la recherche, mais pas seulement, n'a pas eu l'impact public qu'il mérite. Il s'agit d'un ouvrage collectif dirigé par Yves Schwartz et Louis Durrive intitulé « Travail et Ergologie, entretiens sur l'activité humaine », Editions Octarès.

Il me semble qu'il n'y a rien de plus humain, de plus poétique, de plus créatif et de plus optimiste que de parler ainsi de l'activité humaine.

Dans le « rien n'est précaire comme vivre » d'Aragon, il n'y a pas seulement la fragilité du corps, mais celle de la pensée. « Nous sommes en quête de sens sur cette aventure humaine, apparue (hasard ou nécessité ?) dans une aventure cosmique dont nous commençons seulement à repérer les dimensions **(René Merle)** ».

En 1988, Yves Schwartz publiait « Expérience et connaissance du travail », Editions Sociales, dirigées alors par Lucien Sève. Un débat qui s'initiait alors, et

qui intéresse au plus au point **tous ceux qui souhaitent tenir les deux bouts de l'action sociale** : repérer dans la société ce qui serait collectivement à changer, qui fait problème et souffrance, et par quoi le changer, comment l'humain peut continuer à agir sur son devenir. En formulant cette question, je n'y inclue pas toutes les réserves que requiert une réflexion qui se veut approfondie, éclairée sous tous les angles possibles, et évitant les dogmatismes. Nous n'avons d'ailleurs pas la prétention de pouvoir développer des réserves qui sont celle de la recherche, mais d'insister sur cette idée : **ce que les humains produisent pour assurer leur survie et développer les individus et l'espèce, et comment ils le produisent est une question essentielle, et le travail en est au centre.** Citant G. Friedman qui écrit « l'homme est un. Pour le saisir la science doit, inéluctablement se faire une » et appelant « les recherches collectives d'équipes fraternelles » Yves Schwartz soulignait : « ..Nous n'avons pas le sentiment que son appel ait vraiment trouvé preneur. Les recherches sur le travail se sont développées ...mais en ordre dispersé, sans véritable coopérations pluridisciplinaires ».

« **Travail et Ergologie, entretiens sur l'activité humaine** » montre que cette situation a été dépassée et que les efforts d'Yves Schwartz y ont contribué.

Il s'agit d'une collaboration de l'association strasbourgeoise « L'atelier », et du Département d'Ergologie de L'Université de Provence.

Ces entretiens ont réuni : **Yves Schwartz, philosophe,**

Christine Revuz, psychanalyste, Abdallah Nouroudine, philosophe, Christine Noël, philosophe, Roland Le Bris, économiste, Rémy Jean, consultant en organisation, Daniel Faïta, linguiste, Louis Durrive, formateur, Jacques Duraffourg, ergonomiste, Marcelle Duc, sociologue, François Dollé, ingénieur, Renato Di Ruzza, économiste.

L'ouvrage approfondit la recherche sur le travail, de ses origines comme de ses changements actuels : techniques, compétence vivante, langage, travail et usage de soi, l'homme le marché et la cité, la professionnalité ergologique, cela est expérimenté, confronté aux situations de travail partant de l'individu au travail, comme de l'organisation collective du travail, de la situation du travail dans la société.

« Reconnaître nos semblables au travail comme des vivants énigmatiques, non comme des mécaniques exécutantes. La vie déborde les concepts, les procédures... » nous dit Yves Schwartz.

« L'homme indispensable pour les technique efficaces : mais pour quel projet, pour quelles responsabilités... », nous dit Rémy Jean.

« La tentation est permanente d'imposer certains codes socialement valorisés comme s'ils étaient indispensables pour une communication efficace... » nous dit Daniel Faïta.

« L'emploi peut s'entendre, dans les sociétés capitalistes comme une mise au travail contrôlée

d'autrui, d'où son lien avec une définition appauvrie du travail... » nous dit Renato Di Ruzza.

Il n'est pas possible de citer ni d'approfondir la richesse de toutes les contributions.

Dans les années 80, le débat sur « travail satisfaisant par lui-même un besoin concret de l'individu (« travail concret ») » et « travail ne répondant qu'à la fin d'un employeur-décideur (« travail abstrait ») » (ceci dit schématiquement) interrogeait ceux qui dans l'étude du travail cherchaient une libération dans l'activité humaine contrainte socialement.

Enrico Berlinguer, après les grands succès des luttes salariales de 1969 en Italie se posait la question : « Gli italiani, i lavoratori...les italiens, les travailleurs ne veulent pas seulement ni tellement changer le type de leur automobile ou le modèle de téléviseur : la signification politique et idéologique, le sens profond de leur victorieux coup de boutoir syndical est, à l'entendre bien, qu'ils veulent aussi et surtout changer la qualité du développement du pays, la qualité de leur vie et de celle de tous, les formes de consommation et de production ». Il y a peut-être abus dans cette extrapolation que constitue cette citation de Berlinguer. Je la fais pourtant en m'excusant auprès de ces chercheurs, car pour moi elle me semble liée aux mêmes problèmes du travail. D'autant que ce qu'elle appelait à entendre n'a pas été entendu, et le comportement des pouvoirs le rappellent fortement. Et ce qui n'est pas entendu amène les travailleurs à se réfugier ailleurs, où ils peuvent, un ailleurs dur et

inhumain dont la contestation bruyante ou silencieuse ou désespérée monte de toutes part aujourd'hui.

Dans ses manuscrit de 1844, Marx tente de définir un dépassement de la « philosophie spéculative » (et un « humanisme-naturalisme ») telle qu'elle se présente en son temps, et après une longue élaboration historique multi millénaire.

Henri Lefebvre reprend le thème et le précise dans « Métaphilosophie (1964-65) » et dans « La production de l'homme » incluse dans « Le matérialisme dialectique (1940) » ; il intitule ce dernier ouvrage « un petit ouvrage », mais il rompt d'une façon lumineuse avec le marxisme officiel, dogmatique et « déterministe ».

En lisant « Travail et Ergologie » et en essayant de comprendre la démarche ergologique, il me semble qu'avec elle, cette « métaphilosophie » entre dans sa phase de maturité, sa réalisation concrète, **sa vraie naissance**. Elle entre dans une période à la fois plus « sage » et plus opérationnelle, efficace.

Mais pour en revenir à notre sujet, je finirai par cette citation qui certainement parlera aux travailleurs qui souvent dans la situation actuelle, avec la pression du chômage et des déréglementations, ressentent fortement la souffrance dans le travail : « **Chacun cherche au travail l'équilibre acceptable entre usage de soi requis et consenti. L'échec est une souffrance ; passer par l'activité peut aider à la dépasser. (Yves Schwartz) ».**

XII

Pour Finir

Je vais lister des éléments,
Puis demander à mon cortex quels rapports il leur trouve,
Puis lui laisser faire l'organisation de ces rapports
A partir de l'intuition première qui les a rassemblés
Et enfin lui demander d'organiser la « révélation » si révélation il y a
Avec tout le plaisir (la sensation réelle et non virtuelle) qui en découle.

A Non violence

B Fonction maternelle

C Pole 1 (gestion)

D Les autres pôles du système tripolaire de l'activité.

E Les compétences

F Les ingrédients des compétences

Pour une compréhension commune des éléments **C**, **D**, **E**, **F**, se reporter à l'ouvrage « travail et ergologie » (Y. Schwartz et L. Durrive, Ed. Octarès),

J'utilise ces LETTRES pour simplifier le texte.

A. : n'est pas un élément neutre, c'est un élément actif, c'est une activité. Il joue un rôle en tant qu'idée,

que proposition et rencontre de propositions et d'actes. La vision statique de la non-violence est absurde, « abstraite ».

B. : la fonction rencontre l'activité dans sa source, comme la faim et la pulsion de reproduction. L'organisation mentale de ces besoins-source est et n'est pas ma même que l'organisation mentale du besoin de créer, de travailler, besoins « finaux ». Besoins-source et « besoins finaux » sont tous quotidiens, mimétique et poétiques, mais la différence est que la reproduction et la faim sont des besoins et des fonctions sources des autres.

C., par rapport à D : ce pôle C met en relation, modifie le pôle marchand et le pôle politique. Leur activité (globale, macro) passe par le rapport-fusion avec l'activité humaine. Et c'est dans le pôle gestion que la volonté humaine intervient en tant que choix, (dramatique de l'activité et des débats de norme).

F. en rapport avec E. : Les « sources » de l'activité travaillent tous les ingrédients. Mais de façon inégale. Il y a des coupures et des ruptures « artificielles », culturelles, par exemple la culture du capitalisme s'efforce de cantonner la fonction maternelle au niveau micro. Il y a donc un « handicap » à ce que cette fonction parvienne à dominer l'ingrédient 6, et tout simplement à y accéder. Il est cependant mutilant, absurde (au sens scientifique et non -seulement- au sens sentimental qui est un ingrédient énigmatique

mais actif dans chaque ingrédient, et ce n'est pas une « théorie des sensations ») que les fonctions-source soient court-circuitées dans l'activité humaine.

J'ai essayé de développer dans mes envois précédent la mutilation du « rôle maternel » et la mutilation du « rôle paternel » qui en découle. L'initiative, l'usage de soi par soi en est lui-même mutilé.

La violence socialement organisée, dont on peut discerner des traits quasi achevés dans la société grecque archaïque, même si leur étude est très parcellaire et floue, permet à la fois le développement inégal et l'accélération de l'accumulation. L'accumulation n'y est déjà plus primitive, elle s'est grandement complexifiée, alors qu'elle encore relativement perceptible dans ses contours et son fonctionnement. Il est certain que la complexification dans la société mondialisée et « infortionnalisée » au niveau actuel donne peu de chance à une aptitude à rassembler la multitude d'éléments qui la composent. C'est là qu'intervient l'expérimentation par tâtonnement du militantisme politico-gestionnaire et c'est là qu'il a besoin de la recherche socialement organisée afin qu'il y ait un aller-retour permanent de l'un à l'autre, qu'ils s'épaulent mutuellement. Mais, finalement que l'objet soit plus ou moins complexe, n'est-ce pas in « cheminement ordinaire », quotidien, mimétique et poétique ? **Le de qui, de quoi, comment, de l'accumulation** n'est-il pas finalement toujours énigmatique, relatif ?

La norme précédente (présente, le capitalisme, pour nous) est évidemment relativement plus lisible que la norme future qui n'existe que dans le concept. Là où le militantisme dérape, c'est lorsqu'il affirme la clarté des choses. Bien sûr, c'est une façon de « mobiliser » qui fonctionne en partie. Mais en même temps, cette façon mutile à long et moyen terme les fonctions opérationnelles de l'activité humaine, elle oppose fonction poétique et fonction quotidienne, elle opère une dichotomie dans une activité fusionnelle.

On pourrait dire tout ça avec un vocabulaire et une syntaxe « populaire ». Mais ça ne renverrait pas à toutes les réflexions qui ont précédé dans l'activité scientifique.

JE REAFFIRME mon hypothèse concernant l'échange, le chemin d'un échange plus inégal vers un échange moins inégal, les relations de l'échange avec les contraintes naturelles et sociales, le rapport des échanges avec la transmission-source de la fonction maternelle et paternelle, et le rapport entre la mutilation de ces fonction et l'organisation sociale de la violence.

Je résume en fait ci-dessus « l'Amor et pas mai » dans son ensemble

La violence socialement organisée fait partie intégrante (et sous des formes très complexes) aujourd'hui du pôle 3, le pôle 2 l'ayant « légiféro-organisé ».

Le pôle 1 est le pôle des normes futures. Pour faire

une comparaison mécaniste, mais prudente, les opérations qui mettent en marche un moteur sont successives dans le temps, mais quand le moteur tourne, on ne saurait donner un ordre dans tous les mouvements qui s'y déroulent, c'est un cycle. Mais lorsque le cycle peut s'auto-transformer comme dans la vie pensante, la spirale a du mal à se trouver une origine en cours de route. Pourtant, le passage d'un mode de production à un autre est (en tout cas a été déjà) une réalité. L'erreur n'est pas dans la reconnaissance de cette réalité, mais dans sa schématisation qui ignore le processus, qui transforme subjectivement tout changement en coupure dans le temps, isole un phénomène de ce qui le précède, de ce que le passé contient de lui et de ce qu'il contient de futur.

Tous héros. Il y a à apprendre chez tout « penseur déclaré et reconnu », comme chez tout humain. Les penseurs déclarés et reconnus ont pris le temps et fait l'effort d'exprimer publiquement leur pensée. Ils deviennent une sorte de héros parmi les héros pour toutes autres causes diverses. Il y a d'ailleurs des héros multiples, poly-héros en quelque sorte. Mais sous forme du héros, par « héroïsation », en fait d'anti-héros mais héros quand même, il y a l'humain vulgaire, quotidien, dans la grandeur de sa tâche. Ce héros est par exemple l'ouvrier en activité dans son lien réciproque avec la satisfaction des besoins de la communauté humaine.

Mais mon héros personnel, en attendant qu'il se généralise, c'est la femme et en particulier la mère dans sa tâche maternelle (et de fait « ménagère ») en tant qu'ouvrage productif. Il y a une grandeur de l'ouvrage sans lien avec une valorisation marchande et pourtant déjà et plus que tout aliéné : l'échange inégal de la compétence contenue dans l'ouvrage, qui y est à l'œuvre contient aussi toutes les forces de sa libération. **(Une précaution : reconnaître le rôle maternel, ce n'est pas y cantonner la femme, qui est apte à tout ce qui est humain, dans toutes les activités de production de biens comme de pensée ; les conceptions inégalitaires, concernant la femme comme tout humain vont souvent de pair avec la non reconnaissance des différences, des identités, avec une vision statique de l'humain).**

Mais, revenant à notre propos, il faut chercher dans les prémisses de la société de classe et de l'élargissement de la production, les bifurcations historiques qui ont transféré la violence biologique dans la violence socialement organisée et les bifurcations ultérieures qu'elles ont déterminées. On ne peut parler ni de paix, ni de société basée sur un échange égal, sinon en parler sous forme de vœux pieux, qu'on soit féministe ou non, si l'on ne conceptualise et l'on n'espère pas un mode de production possible qui permette la paix et l'échange égal. De tous les précédents historiques qui ont permis aux humains de satisfaire et renouveler

leurs besoins, il y a à tirer des « voir » et des « savoir » qui éclairent comment la violence biologique s'introduit dans l'organisation sociale développée. Il n'y a pas d'échange inégalitaire sans violence sociale. Sans violence sociale, il y a diversité d'échange et non inégalité de l'échange. Cette utopie de l'échange égalitaire, qui entre dans mon horizon d'espérance, passe essentiellement par la destruction de la mentalité conquérante mâle et par la construction généralisée de la mentalité productive féminine où la conquête est transférée sur le produit et non sur la domination. La mentalité s'exprime par le choix lui-même du produit à réaliser, sa forme et son contenu dans leur unité. Le modèle féminin actuel de la réussite sociale est tout le contraire de la libération humaine (mais ce peut être un passage contradictoire ?). C'est une féminisation de la domination. La violence qui se déchaîne dans tous les domaines comme solution aux impasses sociales (terrorismes, délinquances, comportement asociaux de toutes sortes) et l'échec majeur qui en découle montre à mon avis que cette violence est la cause première des échecs sociaux et des comportements asociaux. La question de la transition dans toute évolution historique est posée. Il y a dans le refus de la transition (conservatisme) tout ce que la société produit (comment ? c'est la réponse à approcher tendanciellement) comme accumulations contraires explosives : progression de la violence

contre l'humain et la nature, progression de la demande de non violence (y compris sous forme violente), et vous pouvez répéter autant de fois cette phrase en remplaçant violence par domination, puis par échange inégalitaire en vous rendant compte qu'il s'agit d'un même processus dont on ne connaît pas l'issue. Dans l'acte individuel comme dans l'acte collectif, la force et l'efficacité de l'acte dépendent de sa cohérence et toute cohérence dépend de la conceptualisation de la construction de l'acte. Bien sûr, la cohérence dépend aussi de l'évolution précédente, c'est-à-dire de l'état actuel du capitalisme et de son horizon. On n'agit que sur le réel. C'est la raison de ma demande, pour agir, de vision de haut et de loin de l'histoire humaine, de l'histoire de la production des biens matériels, combinée à la micro-vision de l'acte humain, dont la liaison (micro, macro et général) forme le « tout humain en mouvement » et son évolution. **ET c'est la raison de mon affirmation sur le rôle du pôle 1, le pôle de la gestion, et c'est une des raisons (il y a tant de raisons énigmatiques !) de mon investissement syndical sur la question de la gestion.** Par exemple, l'industrialisation, l'automatisation implique la division du travail. Mais la division technique du travail implique-t-elle la forme de division sociale telle qu'elle s'est développée par la violence, ou une multitude d'autres formes de division sociale ne sont-elles et n'étaient-elles pas possible ? Si l'espèce

humaine se pose la question de ce que son héritage lui donne comme envie d'exister, de persister, et comment cette envie s'exprime sous forme de plaisir, c'est-à-dire de Présence, c'est-à-dire de Lien Réciproque avec sa communauté générique, alors, elle pourra transmettre un héritage, ce lien réciproque. L'Absence (l'absence en soi, tout court, en tant que telle), au contraire, qu'elle soit consciente ou non, connue ou non, signifiera qu'une inadéquation sera intervenue entre l'humain et son milieu, c'est-à-dire aussi entre l'humain et lui-même. Mais nous n'en sommes pas là, la Présence Humaine est réelle, ce n'est pas une abstraction (un mot sans vie, donc sans nous). Elle demande à évoluer, c'est-à-dire à se libérer de contraintes historiquement obsolètes (si ce n'est ambiguës, en somme injustifiées, dans la forme sous laquelle elles se sont développées), c'est tout. Même si une explosion détruisait la terre à cet instant, jusqu'à l'ultime fraction de seconde l'humain le resterait encore. La sécurité ne naît que de la prise de risques à la fois énigmatiques et conceptualisés (calculés). L'amour est un constituant énigmatique de l'espèce, hérité de la fonction maternelle, le constituant premier de l'humain, de tous ses actes, mais en aucun cas réductible (étranger à la simplification), donc irréductible au conservatisme.

« Sur la question de la "classe" comme sujet de la négation de la négation, ma perplexité pourrait

s'exprimer comme ceci : il y a accumulation, c'est indiscutable, il y a crises et violences engendrées par ces accumulations, mais accumulations de qui, de quoi, comment ? Le mode de production capitaliste reste l'horizon fondamental de notre vie sociale, de ses avancées sans doute mais de ses misères profondes ; mais penser les antagonismes producteurs d'histoire me paraît singulièrement plus compliqué qu'au moment de l'accumulation primitive ».

Cette remarque que l'on m'a faite, justement, m'a permis de relancer ma réflexion

« Accumulation, de qui, de quoi, comment ? ». Je serai bien prétentieux ou au contraire d'une heureuse et gaie naïveté d'y répondre, comme à toute explication d'activité humaine.

Je me contenterai de ce que je crois voir, mais surtout espérer...

Il me semble, que comme le travail stricto sensu, il y a l'accumulation stricto sensu etc.. Il n'empêche que comme il y a activité, il y a accumulation dès l'apparition de l'humain (vous citez l'accumulation primitive, donc l'accumulation économique ? -je ne sais si c'est le bon terme-) et l'on peut même dire qu'il y a les prémices de l'humain.

Bien, ceci nous écarte d'une réflexion et d'une recherche scientifique sur comment se « déroule » l'accumulation.

Mais je ne peux m'empêcher de relier l'un à l'autre et de penser (pensée précaire !) que l'accumulation « culturelle » a précédé l'accumulation économique, et ce parce qu'il y a là aussi « double anticipation » en matière d'accumulation. Considérant que le travail n'est pas « général », mais utilisation personnelle de son corps, cette généralisation peut peut-être vous hérisser ?

Les conditions ont nourri la conceptualisation et la conceptualisation a nourri les conditions nouvelles créées (est-ce simpliste ?)

L'accumulation économique ne peut « démarrer » qu'avec l'échange inégal, contrairement au schéma que j'ai soumis comme conditions nouvelles, étant entendu que l'échange inégal est une tendance régressive et progressive à la fois. Et c'est un progrès sinon aurait-elle pu démarrer ?

L'échange inégal est, comme je vous ai dit le penser, l'origine de la société marchande ou plutôt c'est la même chose, c'est-à-dire qu'il faudrait le considérer comme un frein dans une marche en avant accélérée de la production des « biens matériels » mais non une marche arrière (par contre non comme une voie unique dans la forme exacte telle que l'histoire l'a créé) et l'introduction de la grande industrie, comme le pensent Marx et vous-même et moi, je crois, n'est qu'une révolution, une évolution due à une accumulation, dans la société marchande.

J'ai tendance, depuis fort longtemps (pour une vie humaine), de ne pas découper la structure économique aux prises du pouvoir par les bourgeoisies, ni à l'avènement de leurs naissances ou de leurs dominations, mais à celui de l'échange inégal. Bien sûr, l'échange inégal, est le fruit de conditions, de déhiscences, mais c'est mon repère.

C'est mon repère parce que

- il manifeste de conditions de production concrètes particulières.
- il manifeste d'une représentation des humains vis-à-vis des moyens de vivre, parente des représentations actuelles, même si l'on peut faire évidemment une grande différence entre les représentations du début de l'échange inégal et aujourd'hui et encore demain dans l'automatisation généralisée, si les rapports de productions gardent les mêmes bases.
- Il manifeste mes souhaits, ce qui est l'équivalent, pour moi, de l'utopie créatrice, sans laquelle le hic et nunc ne peuvent être que des mots et même pas car un mot ne peut décrire qu'une réalité « réelle » et-ou virtuelle, individuelle et-ou générique, le tout faisant une unité.

Il est plus facile d'affirmer ceci que de le démontrer, ce qui ne veut pas dire que je ne cherche pas à comprendre, ni que je ne puisse pas comprendre, mais

que je ne possède pas l'accumulation personnelle que le chercheur a acquise dans son domaine et qui permettra un usage pratique particulier, un autre élément (des autres) dans l'activité énigmatique des humains.

L'échange inégal permet l'Accumulation Economique, et l'A.E. permet la richesse (dans tous les domaines de l'activité humaine, bien qu'il y ait eu richesse sans accumulation économique, -Lascaux le montre ?-), et la richesse permet une activité riche GENERALISEE. Permet mais n'oblige pas ? La question du déterminisme revient. L'échange inégal « **évolutionne** »¹ la société, et la translation vers le moins inégalitaire de même.

ACTIVITE et travail. Si je suis d'accord avec les objections de Dominique Méda sur sa classification de l'activité et du travail, il s'agit pour moi d'un accent-classification de chercheuse dans ce cas tel qu'il est développé, indispensable à la connaissance du réel, mais qui isole par nécessité une catégorie (réelle et distincte) en laissant à un autre angle d'attaque cette réalité autre mais concrète qui entre dans la construction du devenir, celle de l'utopie, de l'espérance.

Je pense que ce faisant, mélangeant 2 éléments de cette « alchimie énigmatique » qu'est l'activité humaine, je ne contribue pas à clarifier un objet de recherche.

¹ Je reprends le terme évolution plutôt que mutation qui évoque un fonctionnement génétique plutôt que social, comme il m'en a été fait justement la remarque.

Mais je cherche à relier cet objet de recherche à une unité des objets de recherche, prétention qui semble nier la nécessité de la pluridisciplinarité ? Vous m'en excuserez, ça c'est sûr, car je vous sais trop le respect de la diversité et de la richesse de cette diversité humaine. Il faudrait bien sûr me remettre un peu les pieds sur terre en me rappelant ce qu'est une vraie recherche. Mais j'aime trop ET apprendre ET rêver, et si ce rappel peut m'être utile, il ne m'atteindra pas sur le plan du rêve. Peut-être modifiera-t-il ce rêve ?

Mais ce rêve, c'est aussi ma raison de l'intérêt pour les travaux de chercheurs sur le travail. Loin des précédents volontarismes, ils posent la question de comprendre le travail, d'une compréhension « tendancielle », si je peux m'exprimer ainsi, du travail.

Si les utopies, isolées de la réalité concrètes ne changent rien. Si même la question du changement est une question volontariste coupée de la réalité. Si le passé nous a appris à ne pas plier la réalité à nos souhaits, à ne pas « changer le peuple » quand il ne correspondait pas à notre volonté utopique, peut-être que changer les conditions concrètes DU TRAVAILLEUR en comprenant « tendanciellement » comment il travaille, donc comment la société satisfait à ses besoins, il y a là cette fois vraiment construction du devenir (bien que tout acte, « manqué » ou non ait ses effets).

Construction du devenir à partir de la « base humaine » et non d'une utopie venue d'en haut, parachutée, sans aucune vision d'une déhiscence possible d'une utopie congénitale au hic et nunc.

Pour paraphraser Marx et d'autres, je dirai, lorsqu'une utopie s'empare des masses, elle devient une force matérielle. S'emparer des masses, ce n'est pas l'opération d'une idée qui tombe du ciel dans la tête de tout un chacun ; c'est une conceptualisation qui naît de l'activité humaine, donc du travail qui est le cœur de la production (mais peut-être pas l'essence en refaisant référence à l'activité globale qui l'est ?).

« Le mode de production capitaliste reste l'horizon fondamental de notre vie sociale..... », j'en suis persuadé et j'en tiens compte dans mon action. C'est là où mon rêve rejoint la recherche de l'A.P.S.T., et d'autres (si tant est que je puisse les comprendre avec assez en profondeur). Et c'est peut-être là où mon rêve rejoint le rêve commun ?

Pour finir, un mot sur la fidélité positive, elle a bien sûr une forme de politesse qui est indissoluble du respect, et de l'affection que le respect humain induit. Mais cette fidélité conduit à renverser le remerciement aux autres en les leur adressant, pour les raisons qui se manifestent dès le début de cet exposé. Mais une fidélité présente proche (car il peut exister des fidélités présentes à distance), demande une possibilité continue d'échange. Et cette possibilité en terme d'échange est bien un *problème-source* de l'activité humaine

XIII

LE DEBAT DE VALEURS

Hypothèse : le mode de production dominant détermine l'idéologie dominante.

Il y a cependant diversité infinie dans le débat de valeurs ; la diversité, une loi naturelle de notre univers connu, rien n'est pareil sauf dans les équations mathématiques. Rien n'est pareil, de même les empreintes digitales. Mais sur des chiffres astronomiques d'objets divers, il a-t-il dans ce cas deux objets identiques ? Y a-t-il seulement deux objets suffisamment semblables pour y produire un mode de vie biologique et pensant, sur le mode du notre ? Sans doute. Ces deux entités peuvent-elles communiquer ? Sans doute.....

Une remarque : pourquoi les humains qui se déclarent athées, qui se déclarent farouchement contre les religions, qui se réclament avec vigueur du matérialisme, se considèrent-ils souvent de fait comme de purs esprits ?

Pour ma part je me retrouve très bien, même si j'obéis aux tendances générales historiques de l'humanité, dans la vision de Marx exprimée par exemple dans le troisième manuscrit de 1844. L'athéisme grossier est loin de la remarque de Rimbaud sur « ceux qui ont la prétention de se considérer comme les auteurs de leurs œuvres », ce que j'ai déjà cité.

Paul Claudel, lorsqu'il qualifie l'œuvre de Rimbaud comme inspirée de la religion a tout à fait raison. Il faut être aveugle, à mon sens, pour ne pas l'entendre lorsqu'on lit Rimbaud. Pourtant cette inspiration de la religion n'autorise en aucun cas à faire de Rimbaud un « croyant » comme le fait Claudel.

Claudel considère la révélation uniquement en rapport avec la sienne parce qu'il n'imagine pas qu'une révélation soit la conclusion provisoire du « rassemblement », **de la mise en synergie par le CORTEX humain d'une accumulation de sensations, d'informations.**

Il y a de « grandes révélations » qui peuvent s'assimiler à un « orgasme intellectuel » tant elles sont fortes, peut-être parce qu'elles communiquent avec une perception globale (macro), mais pourtant relative et partielle de l'activité humaine.

C'est sans doute le cas, relativement courant, mais remarquable, de Paul Claudel, mais qu'il a considéré de fait comme « unique ». Elle est unique au sens où rien n'est pareil, mais lui veut faire de cette unicité un modèle, il nie la diversité, il fossilise de fait sa révélation, aussi belle qu'elle puisse être.

Cette stérilisation de la pensée par un « modèle arrêté » est vraiment, je le crois dans ce moment, l'objet à dépasser pour sortir de l'impasse dont on ne connaît cependant pas l'issue.

L'activité humaine se résout dans la micro activité et non dans la "prise du pouvoir ».

Il ne peut y avoir de mutation, nous ne sommes pas dans une société constituée de chromosomes, mais d'individus avec des idées, **et notre histoire c'est de l'évolution** et rien d'autre, avec bien sûr des "paliers", des accumulations et des « transformations qualitatives ».

La persistance du patriarcat, jointe à l'entrée des femmes dans la production moderne, de notre temps, dans une société où la production est « automatisée », « mondialisée », « informationnalisée » montre à quel point il y a antagonisme, dissymétrie dans le temps, productrice d'une déhiscence possible d'une société basée sur un « vivre en commun » généralisé et diversifié.

Finalement, il me semble que l'athéisme militant grossier, c'est un refus d'investir un terrain essentiel, celui d'une pensée en mouvement, parce qu'on se sent encore prisonnier d'une pensée « obsolète », on se sent incapable de la dépasser sinon en la niant, ce qui n'est pas un dépassement. On est prisonnier des limites de cette pensée parce qu'elle est prisonnière d'un moment historique. Il n'est donc pas étonnant que le principe espérance et la « conceptualisation rationnelle » de l'avenir soit en panne et échappe en plus grande partie à l'athéisme militant ;

Et que paradoxalement, une utopie positive, existe par contre dans la « pensée mythique ». Ernst Bloch, philosophe marxiste, écrivait que « seul un chrétien peut être vraiment athée ». C'est à méditer sous une multitude d'angles. Il y a là tout un univers où, à la fois, le christianisme reste présent, l'athéisme reste présent et la pensée nouvelle, libérée, est en gestation, peut-être à déhiscence.

Le « test de la persistance du patriarcat dans l'activité humaine », de la division sexiste du travail et des activités humaine est un « test de grossesse » pour les naissances à venir.

Où en sommes nous en un pays où s'écrit ceci ?

Sans l'industrialisation de la France et son enrichissement, les conquêtes sociales de la libération (1946-47...) et leurs développements n'auraient pas eu lieu.

En accompagnant cette industrialisation et en en tirant partie en développant un rapport des forces favorable pour une meilleure répartition des richesses, les organisations se réclamant des travailleurs ont conquis leur soutien.

Question : accompagner l'industrialisation et en arracher des améliorations, *suffit-il pour un changement de société ?* Ou cela crée-t-il seulement des conditions favorables ?

Remarques : la grande production industrielle du XXIème siècle n'est plus celle de la mécanisation du XIXème et d'une partie du XXième siècle, mais c'est la *grande production automatisée, mondialisée, "informationnalisée"*. Les conditions du soutien des travailleurs et des populations se sont donc transformées.

Savoir ce qu'on produit, comment on le produit n'est-il donc pas essentiel à l'action des travailleurs et des populations dans les pays et dans le monde ?

Et développer une *conscience des rapports aux objets produits* qui nous entourent dans notre vie

quotidienne, sans lesquels les besoins humains ne peuvent être satisfaits, n'est-il pas primordial ? N'est-ce pas se libérer d'une idéologie du capitalisme qui transforme le producteur, le salarié, à une vision unique, mutilée, de consommateur, et uniquement de consommateur ? N'est-ce pas *rendre subjective, donc mobilisatrice, une solidarité* qui n'est encore qu'objective, c'est à dire que les humains divisés n'en ont pas encore conscience.

Et le développement *d'une espérance dont dépend la mobilisation* ne passe-t-elle pas par un travail de reconstruction de la conscience de l'unité du producteur-consommateur, c'est à dire en proposant aux peuples, aux individus, de choisir quoi, et *comment produire et consommer ?*

Récapituler = désacraliser l'humain ?

- L'espèce humaine peut-elle survivre à sa désacralisation ?
- N'est-elle pas un principe de vie pour elle ?
- Le principe espérance est la manifestation humaine (d'une espèce pensante) de l'instinct de vie et de survie sans lequel une espèce disparaît (ou n'existe pas, pour exprimer la chose d'une façon abstraite, c'est-à-dire au niveau d'un raisonnement de type « logique » ou « mathématique », c'est-à-dire sans entrer dans le matérialisme dialectique).
- L'humain n'est pas apte à saisir le pourquoi et le comment de ce qu'il nomme l'univers et de sa présence dans l'univers, mais il peut tenter (tendance) de résoudre en partie les problèmes que lui pose sa propre existence dans l'univers.
- Une espèce pensante souffre et jouit, éprouve de la souffrance et du plaisir, de la joie, de l'amour. La souffrance se manifeste parce que sans elle il n'y a pas de recherche de la satisfaction du besoin de l'individu dans l'espèce, donc de l'espèce, de recherche de survie. La joie est la manifestation de l'espérance : la souffrance est l'expression de l'absence et la joie l'attente-espoir de présence.
- L'espérance et les sentiments acquièrent une autonomie relative, mais cette autonomie peut prendre

une grande distance, peut-être une distance mortelle avec son objet..

- Pour que la distance ne soit pas mortelle, il faut un aller-retour entre l'acte de présence et la négation de la souffrance qu'est le principe espérance. Le principe amour est la mesure juste de cette distance.
- Désacraliser l'humain c'est nier l'espérance. La sacralisation est un principe de déséquilibre nécessaire qui met en mouvement l'humain.
- Une espèce pensante ne peut se désacraliser sans mettre en péril son existence, son instinct de vie, son principe espérance.
- Notre grande chance : il est nécessaire pour avoir un avenir de récapituler, le plus profondément et le plus largement possible, mais heureusement, ni l'individu, ni l'humanité ne pourra jamais vraiment "récapituler". C'est cet infini qui fait notre éternité, l'éternité humaine. Aussi profondes que soient les croyances passées et à venir, c'est dans la recherche des certitudes "spirituelles" ou "laïques" qu'elles limitaient et limiteront ce que l'humain a de plus grand. Dans les "petites oeuvres", l'humain est plus grand que ses oeuvres, dans sa petitesse l'humain réalise des oeuvres plus grandes que lui. N'est-ce pas une raison d'optimisme, quelles que soient aussi les raisons de découragement ?

Février 2004-janvier 2005

ANNEXE

1 Cette question m'est posée :

Comment articules-tu avec ce que pointe Godelier sur la très ancienne division des sexes dans l'éducation des enfants, la dépossession de la mère ? La figure mariale ne serait-elle pas une conquête plus qu'une rémanence de la mère primitive, dont l'anthropologie et l'éthologie montrent la place à la fois fondamentale et niée ?

Ma réponse :

Rien n'est précaire comme vivre et encore plus comme savoir.

Merci de ta réponse.

Je me suis rendu compte que bon nombre de scientifiques, à juste raison, s'ils ne trouvent ou ne possèdent pas de preuves tangibles (objet de travail, dessins, traces d'activités), se refusent à imaginer un objet possible, ou même à le rechercher dans des résidus des activités d'aujourd'hui.

C'est le cas pour le matriarcat. Il ne reste rien de tangible d'une organisation du travail où la femme ait eu le rôle que lui attribuent Marx ou Engels.

Aussi, y a-t-il du culot de vouloir l'imaginer à partir des transgressions du patriarcat dans les textes et l'histoire anciens ou plus récents et dans des comportements d'aujourd'hui qui me semble révéler des constantes à la fois mouvantes et reproductibles.

Tu vas me dire, à justes raisons qu'à ce type de construction de pensée correspondent pas mal de superstitions par exemple⁶. Je prends donc un risque et je le fais prendre aux autres. Ce qui m'encourage dans cette voie hasardeuse, c'est que la croyance à laquelle elle aboutit est une croyance, il me semble, à la fois libératrice du patriarcat et restauratrice d'une fonction maternelle dont il me semble que l'humain est en grand manque aujourd'hui. En fait, au lieu de redescendre le temps, comme tout bon historien, je le remonte à partir des questions de notre temps. C'est une démarche sociologique à partir des observations des comportements d'aujourd'hui que je mets en relation avec ce que nous savons de la naissance des activités humaines les plus anciennes et des ruptures du travail industriel et sa version actuelle.

Il y a contraste entre Godelier, lui fait une photo d'une réalité anthropologique, et moi qui essaye de trouver des solutions à travers des résidus que je crois apercevoir dans la réalité quotidienne. Evidemment, la réalité quotidienne ne peut me rendre qu'une apparence des choses (le soleil qui tourne autour de la terre). C'est pourtant le travail sur l'apparence qui nous révèle l'essence. Je ne vais pas me crever les yeux pour contourner l'apparence.

⁶ A l'opposé, il y a tant d'interprétations de faits avérés, considérées pourtant comme sérieuses. Il y a tout un travail du cerveau qui échappe à notre raison, ce qui ne met absolument pas en cause une civilisation de la raison, donc de la science, au contraire.

Il y a la figure mariale récente, celle que nous transmet la sociologie d'aujourd'hui et l'histoire, la figure mariale dans son apparence. Cette apparence est en fait très complexe, comme tout ce qui est réalité et non schéma mental caricatural. L'adulte a oublié le maternel, il ne lui en reste que ce que les règles sociales que la société de classe lui a « fabriquées ». Remonter dans l'enfance, remonter vers la naissance est remonter dans l'histoire. Parcours difficile empli de bifurcations, de créations mentales de chemins erronés, et pourtant parcours on ne peut plus nécessaire à l'humanité d'aujourd'hui. On ne peut plus se contenter de rafistoler les comportements pour répondre aux guerres modernes, aux destructions de la nature, à la haine de celui dont on a besoin pour vivre. La remontée vers la naissance, à TOUS LES SENS DU TERME, c'est ce qui me conduit, au risque d'une poésie creuse et ridicule, et en espérant que ce ne soit pas le cas.

Mais si j'ai changé le titre de cet « essai » (à l'origine : « retour du matriarcat »), c'est justement parce que le matriarcat ne peut être une « revendication », mais que la division sexiste du travail, par contre est l'origine de la mutilation de la fonction maternelle et traverse et mutile toutes les activités humaines, la fonction « mâle » (pour ne pas dire paternelle en référence à Godelier et pour faire liaison entre le modèle parental –au sens large– comme modèle d'activité humaine générale), et la société.

Il n'y a pas d'opposition d'idées irréductible à défendre à la fois le droit au travail salarié de la femme et la restauration de la fonction maternelle pleine et entière. Il y a d'ailleurs bien de confusions entre division de classe, sociale et technique du travail dans le cadre du travail salarié et marchand en général ; ces divisions sont si imbriquées. Par exemple, le travail de nuit des femmes ; il contient à la fois une atteinte au droit du travail, une revendication d'égalité des tâches, une incohérence dans la mise en œuvre des conditions de l'égalité et de la diversité de la « production-échange » humaine.

Une fois de plus, la dichotomie de l'activité humaine par la société de classe pourtant arrivée à un stade de possibilité de production d'abondance, voile le besoin humain dans sa plénitude. Une fois encore, le « mot d'ordre » d'Henri Lefebvre « rassembler les résidus » et celui de Ernst Bloch sur la « conscience anticipante » et « le principe espérance » trouvent une réalisation concrète dans l'ergologie se référant à la recherche en général et au marxisme (dans son début de recherche sur le travail et les activités humaines) en particulier.

La figure mariale, en tant que représentation actuelle doit être niée puis dépassée pour retrouver son essence qui est l'essence de l'humain. C'est vrai que dans mon « essai », la négation n'est peut-être pas suffisamment

affirmée, mais c'est parce que je ne veux pas m'arrêter en route et veux poursuivre le chemin au-delà d'une simple négation qui a été la nécessaire affirmation de la naissance du mouvement féministe.

Walter Benjamin qui donne une impression de méditation plus que de recherche (alors qu'Henri Lefebvre se réfère à la méditation alors qu'il donne plus l'impression de recherche), est peut-être celui qui se rapproche le plus de ce dépassement, ergologie philosophique exceptée. Mais soit on entre dans un mode de pensée, avec sa diversité propre, et alors la négation est implicite, soit on en reste à la négation et le dépassement est impossible. Comme l'on dit, il faut « tenir les deux bouts ». Et pour tenir les deux bouts, il faut voir « micro », « macro ou général ». Le « retour du matriarcat », le « remède » à la mutilation du rôle maternel passe par le quoi produire et comment produire, et seule la démocratie généralisée contenant la revalorisation féminine et maternelle peut le permettre. Possibilité à notre portée ?

2 J'ai tendance à accoupler les manuscrits de 1844 de Marx avec le Mythe de Sisyphe de Camus.

L'un donne une vision anthropologique de l'espèce et du spécimen humain la plus claire qui soit dans l'histoire de la pensée, l'autre trouve un principe vital dans l'absurdité de naître sous forme d'espèce pensante, ayant un cortex qui lui permet d'avoir conscience de son existence et en connaissant l'impossibilité de savoir.

Mais l'un est dans l'autre. Ce qui les différencie, c'est que l'un souligne un aspect de l'humain plus que l'autre et vice-versa.

Marx a « réglé » la question de l'absurdité, il est presque entièrement tendu vers la recherche de la solution sociétale qui permet à l'humain d'exister et d'assurer sa permanence relative. Permanence par la création, la production d'objets « touchables » et intellectuels.

L'autre provoque l'instinct de survie et de vie en s'enracinant dans le plus profond de ce que l'expérience humaine a créé de rapports mutuels moraux qui animent l'espèce.

Dans un certain sens, le communiste fait plus appel à l'individu et le moraliste à la communauté. Contradictions fécondes !

Ils sont pourtant totalement reliés l'un à l'autre. Par leur besoin d'espoir et leur besoin d'amour. L'on pourrait dire qu'ils n'ont en cela rien d'autre que ce

qui est humainement partagé. Oui et non. Il ne sont pas ou peu en prise avec cette résignation commune et quotidienne tant ambiante et qui ne laisse émerger que quelques instants de révolte ou d'acuité dans la vision. En tout cas ils sortent fréquemment de cette quotidianité, ce qui les rend plus grands qu'eux-mêmes et les pousse à leur œuvre.

Camus veut concilier l'inconciliable. C'est ce qui apparaît comme SA faiblesse. Pourtant cette tentative vouée à l'échec EST sa réussite. Il marque les conflits, il perd, mais il fait que ces conflits sont autre chose que ce qu'ils seraient sans lui et sans ce senti qu'il partage avec une minorité numérique et une « minorité de chaque cerveau ».

Marx s'engage dans le moment présent et choisit l'avenir, qu'il soit préparé de fureurs ou de pactes, les deux ensembles. Il n'est bien sûr pas en capacité de faire l'histoire, il aime qu'elle se fasse et il y participe. Marx est un aède de l'amour et Camus un poète de l'espoir. Marx a besoin de présence et Camus de solitude. Non qu'ils veuillent chacun s'y plonger, mais parce qu'elles sont l'élément complémentaire à ce qu'ils possèdent en abondance.

La littérature labellisée d'aujourd'hui s'est, souvent, repliée sur ses formes, contrairement à son apparence de diversité et d'ouverture. La poésie est contenue aujourd'hui dans ce qu'une pensée exprime d'espoir,

pas de nostalgie des sentiments accumulés par l'espèce et que l'on recherche en vain à reproduire en l'état, par mimétisme. L'espoir c'est la projection vers l'avenir dans lequel on n'entre pas sans bagages et elle peut se trouver dans un (bon) texte d'ATTAC ou un (bon) texte émanant d'un milieu scientifique (par exemples), ou encore dans une manifestation « culturelle » ou « sociétale », poésie « labélisée » comprise. Telle est ma conception naïve, ma poésie dont cet essai est l'expression.

Les trois pôles de l'activité humaine se recoupent avec une multitude d'appellations qui se superposent de fait :

- Inconnu, connu, résultat
- Présent, passé, futur
- Contact avec l'extérieur d'un secteur d'activité, héritage culturel dans ce secteur d'activité, Résultat de l'activité du secteur
- Pouvoir penser, pouvoir débattre, pouvoir agir
- société, génération nouvelles, acquis culturel collectif
- Ça, surmoi, moi
- Débat de valeurs, normes antécédentes, nouvelles normes
- l'infinité des tripôles, les superpositions-croisements des tripôles, la résultante des tripôles.
- etc .

Chaque pôle contient les autres mais aucun n'est l'activité en soi. Il y a énormément à contester cette

vision. C'est n'est qu'une vision telle que l'humain ou le pensant aux horizons étroits, brumeux, seul peut avoir. Ce n'est pas non plus une réalité accomplie ni une précision telle que les paramètres et la technique de lancement réussi d'une fusée.

Mais c'est sans doute à partir d'une vision que s'élabore une technique nouvelle.

Une révélation peut paraître plus gratifiante qu'une longue patience à errer dans les brumes d'un univers écrasant en tentant d'y discerner chaque objet proche. Nous sommes entrés dans une période historique où l'attente des révélations répond à une inhumanisation des rapports sociaux.

Il y a aussi de l'espoir à répondre à ce que le quotidien nous impose, et finalement n'est-ce pas là une collection de révélations quotidiennes ?

Et vivre n'est-il pas tout simplement vivre ?

«... Lorsqu'on réalise un travail, pour reprendre l'expression de Maurice Gaudelier : on produit de la société », c'est-à-dire que même à *minima*, dans la manière dont on fait son travail, on met toujours en acte quelque chose de l'idée qu'on a de ce que doit être le monde et de ce que doit être la société. C'est-à-dire qu'on fabrique de la société dans sa façon de travailler,

dans sa façon de rendre la monnaie, dans sa façon d'accueillir les malades, dans sa façon de répondre au téléphone, on est toujours en train de créer un monde... » (Christine Revuz Trémolières en débat avec Christine Noël et Louis Durrive dans Travail et Ergologie).

Ou des mondes, chacun étant un temps, un espace, un tout.

Une impasse historique à combattre

(postface)

La personne humaine, au stade actuel de développement, refuse de se considérer soit simplement comme de la matière pensante, soit comme un esprit impalpable. Et elle a raison dans la pratique quotidienne. La première vision, dans la représentation que se fait l'humain, et dans l'état actuel de vulgarisation des sciences, est une vision cybernétique, l'assimilation du corps à un ordinateur ambulant. La deuxième vision, toujours dans les mêmes conditions, se confronte à l'évidence des contraintes matérielles que subit l'humain et auxquelles la science populaire et popularisée apporte une réponse partielle au quotidien (médecine, réalisations techniques à l'usage de la vie quotidienne, informations sur les réalisations scientifiques dans le monde...). Ces deux visions cohabitent et s'interpénètrent, se combattent tout en s'admettant l'une l'autre.

Il y a pourtant sans doute nécessité de dépasser ce stade pour entrer dans l'ère d'une mondialisation démocratique. Il y a difficulté à concilier une vision de la matière pensante du fait qu'elle se détermine non pas en fonction d'une pensée abstraite, mais en fonction de sa propre histoire ; c'est-à-dire d'un rapport à la nature, et à la nature humaine elle-même

déterminée par les besoins humains de survie et de développement. On peut simplifier, dans le champ du vocabulaire philosophique de base, cette définition par la formule « un matérialisme non mécaniste », c'est-à-dire un matérialisme qui ne fasse pas abstraction de l'histoire de l'espèce, du groupe et de l'individu : de l'autonomie relative des concepts acquis et en mouvement, par eux et de l'autonomie relative des sentiments qui font partie eux aussi de cette histoire. Il y a d'ailleurs nécessité d'étudier et de comprendre dans les limites des réponses possibles à donner au quotidien, jusqu'où peuvent aller ces autonomies et si elles ne sont pas à mettre en relation avec ce concept du « che » chinois, et du « fleuve » héraclitéen, de la propension des choses, en fait, des conséquences infinies de chaque mouvement, de chaque bifurcation, de chaque choix ; et des inflexions que ces choix peuvent subir, du processus qu'ils contiennent.

La conséquence et la condition d'un tel dépassement, c'est une vision anthropologique et historique actives jetée par chacun-e sur chacun et sur chacune. Dans l'état de racisme vis-à-vis de l'étranger, c'est-à-dire de celui d'ici sur celui de là, du masculin sur le féminin, du « haut » vers le « bas », l'on comprend que cette vision demande un effort particulier de la part de l'individu et de l'espèce. Cet effort ne peut être conçu qu'à travers cette double anticipation dont parle Yves

Schwartz, qu'il a hérité lui-même d'une conception de la mouvance marxienne, et qui est développée en particulier dans l'étude du travail, de l'homme producteur. Cette vision est très présente chez Henri Lefebvre dans sa décomposition du quotidien, du mimétique et du poétique, dans l'unité de l'activité humaine. Cette double anticipation c'est donc l'interaction entre l'effet de l'introduction des nouvelles techniques dans la vie quotidienne, et les nouveaux concepts qu'elles induisent, dans ce double mouvement et cette unité de mouvement qu'elle contient. Production et consommation d'objets palpable et impalpables, les uns comme les autres ont une essence impalpable qui est l'ensemble des rapports sociaux qui ont permis leur production. La production est la résultante de cette double anticipation et la double anticipation est la condition incontournable du processus, c'est le contenu du processus de production. Et quelle que soit la distance entre l'individu de l'espèce et « l'étranger », distance dans l'espace-temps, il y a nécessité de cet effort de vision anthropologique et historique. Pour le comprendre il faut avoir en présence d'esprit les diverses incapacités à transformer les complexes issus de l'enfance, en réflexes de coopération, à modifier la destination de l'agressivité, à positiver un processus destructeur en processus créatif.

L' « essence » de l'homme, et ne prenons pas cette acception au sens religieux, bien que ce soit du

religieux qu'elle découle, c'est l'ensemble des rapports sociaux. Les rapports sociaux ont toujours contenu, depuis que l'humain existe, c'est-à-dire depuis, en gros, l'invention des galets aménagés, et contiennent encore des rapports de domination, des rapports de forces. Mais ces rapports de domination n'ont pas été organisés dès le début en structuration de classes sociales. On peut dire aujourd'hui que les rapports sociaux sont des rapports de classe qui dépassent le comportement d'une classe vis-à-vis d'une autre classe, mais qui imprègnent tous les rapports sociaux entre tous les individus, quelle que soit leur proximité ou leur distance. Dans la double anticipation, la modification du concept de rapport dans un couple humain, par exemple, n'est pas en dehors du dépassement que doit effectuer l'humain pour continuer son développement. Il y a deux « écoles » sur cette question du dépassement. Une école pense ce dépassement impossible, et ce type de rapports sociaux totalement inséparable de la condition humaine. L'autre pense au contraire qu'il y a évolution possible non par reconstruction de l'humain, mais par évolution en partant des rapports de production, de la façon de produire, d'agir, et le parler aussi, c'est agir. Il y a même, si l'on peut dire, une « troisième voie », dans laquelle se retrouvent des conservateurs et des progressistes, et nous tous dans le moment présent, dans les religions comme dans la révolution matérialiste mécaniste, c'est celle de la contrainte de l'âme et/ou du corps pour produire un

homme et/ou une société dite plus humaine et qui a été la voie des totalitarismes. « Ils sont ici parmi nous-autres » dit Luis Llach sous la dictature de Franco. J'emploie ici les termes de conservateurs et progressistes sans leur supposer à priori une fonction, une valeur dans le débat sur les choix de bifurcation dans l'histoire humaine. Il faut pourtant bien venir à un moment de la réflexion et de l'action sur des choix de valeur, mais c'est une autre question.

Ce débat traverse l'individu à l'intérieur de lui-même, puisqu'il est le produit des rapports sociaux, et ce débat intérieur a une autonomie qui constitue la personne et son histoire. Cette autonomie du débat intérieur est sans doute une constante au même titre que les complexes constitués dans l'enfance sur laquelle on ne peut faire l'impasse. Le « principe espérance » fait partie de ces constantes. Il est développé tant par Ernst Bloch que par Albert Camus, à partir d'itinéraires forts différents, semble-t-il, encore qu'il faudrait trouver les similitudes qui nécessairement les y ont menés comme les y amènent tous les humains à travers des chemins d'apparence plus « quotidiens », mais qui sont quotidiens pour les uns comme pour les autres, sous peine de n'exister que comme une abstraction.

Tentant d'être, parce que l'autonomie de ma pensée est ainsi constituée, de la part du choix progressiste des

bifurcations sociales, je ne peux m'empêcher de me dire, humainement, il n'est pas possible de maintenir, par exemple, les inégalités, les dominations entre sexes et à sens « généralement » unique ; sens « généralement » unique si l'on considère des individus comme isolés, ce qui est une abstraction, mais toujours unique puisque une femme elle-même peut exercer cette domination masculine sur la femme en général. Liant totalement ces dominations et leur issue à la reconnaissance des différences humaines, et pas seulement à leur reconnaissance « esthétique », il y a donc, pour moi, nécessité et possibilité d'un dépassement. Je ne peux échapper, quelle que soit la réalité, à ma vision de ce type de rapport entre l'humain et la nature et à sa nature humaine. Le principe espérance est indestructible, dépendant et constitutif de la vie. Le « réalisme » a ses limites, se heurte à ce principe, le reconnaît et le nie en même temps. Dans le cas extrême, l'humain réduit ce principe en le cantonnant à un moment historique de sa vie ou de la vie. Il le circonscrit pour ne pas le nier. S'il le nie totalement, il se nie totalement et il ne peut survivre, ne serais-ce que le temps de la réalité humaine, aléatoire et énigmatique.

De la subsistance « nutritrice » à l'assimilation du corps de la mère à soi ; de la séparation de ce corps à l'assimilation à la société et à l'aller retour entre la fusion et la séparation des êtres ; du transfert de l'espérance du « je » au « nous » : tout l'humain est

contenu en cela. Quels types de rapports sociaux garantissent une relative continuité de l'humain ? Ces types de rapports sociaux relèvent-ils d'un possible ou d'une abstraction ? Cette question peut-elle concerner le philosophe, le chercheur, ou tous ? L'activité productrice, qu'on la découpe en « grandes tranches » ou en « menues rondelles » ne se déprend pas de cette question, quelle que soit la façon savante ou populaire de la poser ; que l'on soit à la recherche de l'eau à boire dans le désert, de la « distraction » qui va agrémenter le moment ou de la conception d'une autre gestion de l'activité humaine mondialisée.

Réduire le débat du oui et du non, de la critique et du consensus politique à une dimension évacuant cet humain là, est inhumain, donc humainement improductif. Je suis un électeur du non qui y a vu un refus de l'inhumain. Construire l'humain inclut le non et le non inclut un oui. C'est le cas du non à la constitution libérale de l'Europe qui ne doit pas s'en tenir là.

Le droit du travail, juridique et appliqué, de loi, de conviction et d'action, passe par le droit à l'égalité et à la diversité du producteur. Dans une société marchande les échanges sont marqués du sceau d'une inégalité castratrice parce que soumis à des dominations obsolètes ou simplement parasites momentanés dans une longue histoire humaine. Cette dissymétrie dans le droit n'est pas ou n'est plus

créatrice de mouvement. C'est une fausse dissymétrie, car la dissymétrie première du mouvement productif humain est basée sur le manque et la satisfaction du besoin, sur le désir et la recherche de la jouissance. L'abolition des dominations sur la femme productrice, sur le subalterne en général, c'est la condition d'une libération de l'activité humaine, freinée par les contraintes sociales de ce type. La substitution de ces dominations par des rapports fructueux, c'est la question à résoudre en première instance. Dans cette minuscule période de temps qu'est notre « moment politique restreint, national et/ou universel » d'aujourd'hui, l'on peut mesurer, à partir de notre vision à quel point la philosophie généralisée des « petits boulots », la réduction du droit du travail, la féminisation et l'accroissement de la précarité sont anti-historiques et en tout cas une impasse historique à condamner et à combattre.

DE L'AMOUR

L'instinct de survie est inséparable de la naissance et de l'évolution d'une espèce vivante. Aucune ne peut exister sans lui. Il y a les moyens de vie : nutrition et reproduction. Mais il n'y a pas d'un côté instinct de vie, de l'autre nutrition et de l'autre reproduction. Ils sont un ensemble unique, unifié, et ils évoluent dans cette unité.

Pour l'humain, le développement du cerveau et de la pensée évolue, se complexifie, s'uniformise et se diversifie à partir de cette unité maintenue.

Dans le cas de la reproduction sexuée, qui est le cas humain, il n'y a pas d'un côté nutrition, de l'autre sexualité, d'un côté gourmandise et goût, de l'autre désir sexuel et amour : ils sont indissolublement liés dans cette unité. Ainsi l'on peut dire que l'amour dépend de cette unité. Ce qui ne veut pas dire que dans sa complexité, l'humain ne peut pas différer, ou mettre en réserve une des activités découlant de cette unité.

La perception humaine, limitée, de son environnement interne et externe, son expérience en matière d'action pour répondre à son besoin de nutrition et de reproduction dans cet environnement, font l'objet de connaissances de plus en plus approfondies. Elles sont partielles et parcellaires, par la force des choses. La recherche de l'unification du concept de vie et du concept de vie humaine ne peut pas faire l'économie de cette parcellisation, ni ne peut refuser, nier, ce qui

reste d'énigmatique, d'insaisissable. Toute l'histoire humaine n'est d'ailleurs qu'une ligne très complexe où chaque point correspond à l'aptitude historique à ce point, à résoudre les problèmes humains de survie et de développement, et non à saisir l'insaisissable.

Comment se manifeste cette unité ? : la fusion, la succion, le corps de la mère et de l'enfant, le besoin fusionnel transféré à la communauté par séparation de la mère en témoignent. La fusion avec le corps de la mère ou son substitut est à la fois un instinct, un élément pré acquis, mais aussi une aptitude qui se développe en multiples capacités. Il y a dans la fusion mère-enfant, besoin de possession, mais aussi aptitude à développer domination et-ou coopération. L'aller-retour fusion séparation qui va déterminer les mouvements nécessaires à la vie de l'individu et du groupe, va soit renforcer le conservatisme par une volonté de fusion-domination, soit le progressisme par une volonté de fusion-coopération. C'est en ce sens que je dis que le dépassement de la possession-domination-violence est une socialisation et que la revalorisation de la fonction maternelle-féminine par le dépassement du patriarcat est la clef de cette socialisation.

Evidemment, ce dépassement du patriarcat (patriarcat qui est issu de l'échange inégal socialement organisé), puis de l'échange marchand inégal, ne passe pas seulement par la psychologie, la sociologie, la philosophie, mais inévitablement par l'économie, la

politique ; et par toutes les activités humaines diversifiées. Cependant, l'impasse que la société patriarcale et de classe fait sur cette question, parce qu'elle impose son ignorance pour des raisons conscientes et « instinctive » d'un intérêt de dominant, constitue le blocage premier. Lorsque l'intellectuel organique, sous l'effet de la prolétarisation des couches moyennes, tend à passer de la soumission envers l'objectif du dominant marchand, à passer de cette soumission à une contestation de ces objectifs, il ne peut rejoindre une alliance couches moyennes-couches subalternes que s'il met en cause une fusion-domination issue d'une représentation marchande du rôle maternel qui dans le développement de l'individu va toucher tous les domaines de l'activité ; et par conséquent de l'activité de toute la communauté humaine.

L'alliance couches moyennes-couches subalternes demande un rapprochement conjoint, la participation des deux à la construction d'une représentation nouvelle des rapports sociaux. La double anticipation fait que la création de technologies modifie les conditions matérielles de vie, et que les conditions matérielles de vie créent la conscience des nouveaux besoins. Le besoin crée le geste et le geste la conscience, dans un mouvement unifié, mais pas dans un mouvement rectiligne, au contraire, dans une multitude de possibilités de choix de bifurcations. Nous ne sommes qu'au début de cette réflexion et de cette conquête de connaissances qui contredisent le

déterminisme sans ignorer ni les contraintes naturelle, ni les contraintes sociales. La liberté est une idée neuve et le restera pour de nombreuses générations, et sa nouveauté sera toujours renouvelée tant qu'existera l'humain.

L'amour acquière une autonomie relative par rapport aux conditions matérielles qui l'ont engendré. Cependant, rien n'est acquis. Ni l'humain, ni l'inhumain. Cette autonomie est apparemment un élément ou l'élément d'évolution et de renforcement de la fusion-séparation-coopération. Elle demande un choix personnel de concept et de vie. Notre choix personnel se fait dans le cadre d'un mouvement collectif et d'une autonomie relative limitée mais réelle de la personne. Même dans le désert, on emporte son acquis social, les rapports sociaux et de classe de la société marchande ; mais aussi notre besoin de liberté et d'amour à cultiver.

Anna Strunsky et Jack London avaient imaginé une correspondance entre un père adoptif littéraire et idéaliste et un fils adopté scientifique et mécaniste ; correspondance échangée entre l'Angleterre et les Etats-Unis, du « vieux monde » au « nouveau » à l'occasion du projet de mariage du fils et de sa rencontre d'une jeune femme. Cela a donné le roman épistolaire « De l'amour et rien d'autre », dialogue à distance sur l'amour, qu'est-il, que peut-il ? Peut-être serait-il temps de le renouveler après près d'un siècle d'accumulation de connaissances nouvelles.

QUELLES RESSOURCES HUMAINES ?

Pour dépasser l'état existant de la société

« Les 2 méthodes »

La Marseillaise du 3 décembre 2005 donne deux visions sur le capitalisme par deux acteurs de la recherche sur ce sujet. Interrogés par **Michel Allione** ils axent respectivement leur discours sur « **le capitalisme sait s'auto-régler** » (**Elie Cohen**) et « **le dépassement du capitalisme se construit au quotidien** » (**Alain Obadia**).

Les deux affirmations sont légitimes. Alain Obadia insiste cependant sur les limites de cette auto-régulation tout en pensant que la crise du capitalisme ne débouche pas automatiquement sur sa destruction.

Comment un socialiste, un communiste d'idée et un démocrate en général, si ce n'est de parti bien sûr, militant du quotidien et de la transformation sociale peut-il s'abstraire de ce questionnement ? Et surtout comment peut-il ne pas mettre en œuvre ses forces pour faire de ce débat un débat populaire débouchant sur des réponses et des actions collectives qui traitent à la fois du quotidien et du devenir.

Mais il y a une troisième question qui conditionne les deux autres et qui concerne l'anthropologie (science qui veut approfondir la connaissance de l'espèce humaine) : quelles ressources l'espèce humaine, l'individu humain possède et peut développer pour créer ce dépassement du capitalisme, de l'état social actuel ?

Stefan Zweig et Walter Benjamin, (grands écrivains autrichien et allemand de langue allemande d'origine juive, anti-nazi, d'inspiration socialiste au sens communiste démocrate et philosophes) dont on ne peut mettre en doute la volonté d'une autre construction sociale s'opposant au capitalisme y ont répondu, in fine, par le suicide, et d'autres encore. Les circonstances de ces suicides avaient pour toile de fond la victoire momentanée d'Hitler. On peut imaginer que l'emprise apparemment victorieuse du néo-libéralisme sur le monde, et la morgue de ses animateurs puissent créer un climat analogue, malgré les succès relativement larges mais minoritaires de l'anti-libéralisme et de l'alter-mondialisme. Par exemple, **le résultat du référendum du 29 mai 2005 en France** contenant un rejet des effets du libéralisme mais pas une construction d'un autre projet, tout en étant gros d'une telle construction.

La réaction que peut engendrer une situation d'échec dans la masse de la population, nous ne la connaissons pas. Mais nous savons qu'il nous est possible d'avoir notre propre action, notre propre foi en des possibilités (optimisme de la volonté dirait Gramsci) humaine et d'agir en conséquence.

Reste que toute possibilité ne peut être mise en œuvre sans savoir, sans connaissance relative de la réalité de cette espèce humaine. Le christianisme primitif (dont le christianisme actuel, sauf exceptions individuelles est bien éloigné) répondait à la question

de l'incapacité relative de la mise en commun par une révolution individuelle des mentalités. Il s'appuyait évidemment sur les contradictions du moment et leur exacerbation sous l'occupation romaine, le développement et l'échange marchand entravé et dépravé par ses propres règles etc... Karl Marx, anthropologue de large vision, s'opposant à une connaissance étroite, structuraliste, aux frontières fermées des groupes humains, répondait : ce sont les conditions matérielles de vie qui déterminent les mentalités et les conditions matérielles de vie sont déterminées par le mode de production. Un mode de production induisant la séparation des producteurs en unités isolées (ou vécues comme telles) de producteur-consommateur, induit une morale correspondante. Mais Marx ne dit pas qu'une révolution des mentalités n'est pas nécessaire pour faire évoluer et transformer un mode de production. Mettre en opposition irréductible christianisme et marxisme c'est ignorer ce qu'ils peuvent contenir de commun, sans nier l'utilisation de ce commun par les forces conservatrices, Vatican et Etats en tête, et au côté, objectivement, de la stratégie mondiale du capital. Citons **Henri Lefebvre** sur cette question : «Pour illustrer ce mouvement dialectique : acte créateur---œuvre créée, nous avons pris précédemment un fragment de la longue histoire d'une des plus belles œuvres humaines : la cité. Nous avons constaté la différence fondamentale (datant de la fondation et du

fondement) entre polis [cité grecque] et urbs [cité latine]. Dans cette période, le dire et le faire, ne se séparaient pas encore. Nommer et désigner le naissant pour qu'il crût [grandisse] était un acte. La solennisation religieuse et les rites de fondation n'étaient pas des mises en scène, mais des manières d'accepter les risques de la situation créée, de s'engager à maintenir l'œuvre nouvelle, à éterniser et à s'éterniser en elle. Le sacré avant de s'institutionnaliser, bien avant de devenir attitude et comédie, et de justifier l'appropriation privative par les maîtres de l'œuvre commune au peuple entier, accompagnait la fondation. Le fondateur, le fondement, le fondé, se discernaient mal. Remontons encore vers les sources ; essayons de mieux saisir à la fois l'unité originelle et les scissions qui s'opérèrent au sein de cette unité. Scissions à la fois génératrices d'histoire, produites par une histoire, épisodes de la production de l'homme par lui-même à partir de la nature, à la fois aliénantes et fécondes.... »

A ce point, je redis ce qui à mon point de vue constitue les caractéristiques essentielles du moment et qui constitue le réel sur lequel nous devons agir :

-L'outil de production qui est constitué par ce qu'on appelle « la pensée artificielle », et ceci dans un système de production mondialisé.

-L'encadrement monarchique du travail par l'organisation capitaliste, contraignant à une réduction du rôle de la pensée dans l'activité humaine

-La contrainte naturelle de la maternité réduite à une contrainte sociale induisant une domination de l'homme sur la femme. La mutilation de l'activité et de la mère et de la femme comme modèle des rapports sociaux dans toute la société.

Ensuite vient la mise en œuvre d'un projet alternatif à cette réalité. S'ouvre **alors un autre débat** : la question de la construction d'une contre-société ou de l'évolution interne de la société, la rupture ou l'évolution, les institutions ou la rue etc. ; « les deux méthodes », celle de Jaurès et celle de Guesde, la révolution ou la social démocratie, se réclamant malgré tout toutes les deux du commun et du social.

Oui, c'est une contradiction dialectique et non antagonique qui existe entre ces deux méthodes.

C'est aussi l'avis de Jaurès quand il caractérise le rôle des différentes fractions de la révolution française.

Et Gramsci la croit possible dans une même organisation au moment de la discussion au sujet de la scission de la social démocratie italienne pour créer le PCI.

C'est cependant l'état des forces productives qui

détermine dans le moment historique le rapport entre les deux méthodes et ses « fluctuations ».

A la fin d'un système de production qui induirait une fin d'empire, le contenu des « deux méthodes » demande une qualité d'analyse et d'action en cohérence; une analyse qui fasse sienne l'histoire de l'humanité, **des origines de la transformation de la nature par le travail à une prospective des devenirs possibles.**

Chaque fois que « gestion » et « lutte de classe » se sont rencontrées de grands progrès ont été accomplis, chaque fois qu'elles se sont séparées, de grandes régressions se sont produites. Les « fins » d'empire, de système de production, ne sont pas mécaniquement synonymes de nouveaux progrès humains. Ce sont les ressources de l'espèce humaine et leur mise en œuvre qui déterminent la suite. Ces ressources et les activités multiples et diverses qui en découlent sont celles d'une espèce pensante. Nous en revenons donc à la question anthropologique du début : quelles ressources l'espèce humaine, l'individu humain possède et peut développer pour créer ce dépassement du capitalisme, de l'état social actuel ? Mieux connaître l'humain c'est mieux connaître ce que nous pouvons faire et comment pouvons-nous le faire. C'est finalement une question qui ne s'éloigne pas trop d'un christianisme primitif plombé cependant par le mal débutant de son temps, **le patriarcat**.

Comment le modèle familial de domination de la femme ne reproduirait-il pas cette normalité malade, au travail et dans toute l'activité de la société ? Et comment le mépris de la femme-mère-productrice aliénée qui peut régner par rapport à la hiérarchie familiale et apparaît en particulier dans les milieux les plus pauvres opprimés par la religion (mais existe partout), ne conduirait-il pas à la violence destructrice de cette société ; tant par la généralisation et le transfert du mépris sur la société que par l'inconscient collectif de sa propre image dans le miroir de cette société ? Comment construire une conscience du producteur-consommateur qui conduise ce dernier aux choix sains de comment produire et comment consommer les biens dits matériels comme les biens dits spirituels dans un milieu où santé n'est pas seulement une question morale mais avant tout une question d'état naturel et social assurant la vie et le développement de l'espèce humaine dans son milieu, en développant les valeurs qui correspondent à ce mouvement ?

Mais attention, la réflexion sur « les deux méthodes » reste marquée par une vision du succès ou le l'échec du moment d'une application ponctuelle d'une méthode. Elle tend à reproduire mécaniquement l'une ou l'autre des dominantes passées.

Maintenant, LA ressource humaine

1 Nous sommes 6,5 milliards d'individus de l'espèce humaine.

Notre ressource c'est notre cerveau. Ce cerveau qui a traversé la perception, la double anticipation, de son environnement de cueilleur, de chasseur, pêcheur, agriculteur, dans son espace immédiat, restreint, et toutes les structures sociales, leur symbolique, les rapports sociaux correspondants.

Cet espace immédiat c'est considérablement élargi avec la « révolution industrielle » et aujourd'hui la « révolution informationnelle » généralisée et mondialisée. De « plus grand que ses œuvres », l'homme peut devenir « plus petit que ses œuvres ». Ce qu'il a créé peut le dépasser. Ces structures mentales adaptées à cet environnement immédiat se trouvent confrontées à résoudre ses problèmes d'individu dans un cadre immensément plus vaste et apparemment insaisissable.

Les groupes humains issus de l'histoire, en ethnies, en nations, en classes sont de toute évidence en difficulté pour assurer la cohérence de l'ensemble constitué.

L'autonomie de la pensée vis-à-vis des conditions matérielles qui ont déterminé cette pensée, peut-elle conduire à une dé-adhérence mortelle par rapport aux besoins vitaux de l'espèce ? C'est une réalité menaçante.

Les rapports sociaux sont l'essence de l'humain, c'est son activité multiforme.

En économie, ce sont les échanges qui déterminent la vie économique et son développement.

Lorsque les moyens de production augmentent la quantité des produits, si l'augmentation de la quantité des échanges n'est pas « proportionnelle », il y a crise. Lorsqu'on introduit l'automatisation dans la grande production, mais aussi une gestion cybernétique mondialisée morcelée, sans rapport cohérent à l'ensemble, et que cela ne s'accompagne pas de la même « explosion » des échanges, il y a des déséquilibres qui entraînent obligatoirement des chutes, ou plutôt une chute généralisée.

Il en est de même de tous les rapports sociaux, qu'ils soient économiques, culturels, ludiques, psychologiques, etc. Il est d'ailleurs absurde de leur imaginer des frontières étanches. Ils sont intriqués, ils constituent une unité d'activité, pour l'individu comme pour la communauté humaine (Voir Tableau d'un sens de l'échange pages 32 et 126).

Tous les échanges, de quelque sorte qu'ils soient, subissent et subiront donc brutalement cet effet de chute. C'est en ce sens que la mise en commun, si elle donne les moyens de mettre en correspondance les moyens de production et le mode de production, contient le remède réaliste de résolution de cette équation.

Ce n'est donc pas au seul nom de l'utopie, bien que l'utopie ait un rôle positif indispensable si elle adhère sainement à la réalité, mais au nom du réalisme (dont les institutions se réclament aujourd'hui à rebours) qu'il nous faut revendiquer la transformation par cette mise en commun dans la société.

Autre question, la nécessaire "dé-adhérence" des concepts et "ré-adhérence", qui constitue la création et l'utilisation des concepts, étant de plus en plus soumise à un mode de vie des couches dirigeantes (qui sont loin des besoins sains d'un ensemble humain), n'a-elle pas acquis de ce fait une indépendance mortelle ? C'est-à-dire si elle substitue à l'autonomie indispensable au mouvement, une indépendance qui le bloque.

Mais cette "dé-adhérence" des concepts et "ré-adhérence", qui constitue la création et l'utilisation des concepts est-elle résolue une fois pour toute par la nécessaire la lutte des classe ? Certainement pas. La question reste posée de la capacité de notre cerveau de réagir sainement dans un ensemble beaucoup plus vaste de ce qui a constitué jusqu'à présent le mentalité de l'espèce. Le libre arbitre est confronté à l'agir en commun, et c'est ça le « communisme démocratique ». La critique de Marx à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen est contenue dans cette interrogation-affirmation. La liberté, La

permissivité et les possibilités humaines que permet l'agir en commun doit se substituer à la liberté conçue comme un moyen de se passer de l'autre. Contraintes sociales et naturelles doivent être traitées par cette mise en commun dans le vaste cadre d'une humanité « globale, mondialisée ». C'est à cela que le cerveau humain, sa structure psychologique, son acquis social sont confrontés.

Il y a sur ces deux questions matière à un immense débat mondial s'appuyant sur des expériences limitées et sur la construction de concepts sains, sans quoi la revendication de réalisme restera toujours opérante du côté du conservatisme en place. La question des Plans est devenue fondamentale.

A tout cela il y a une troisième question qui « s'ajoute », et qui pourtant devrait être à l'origine des concepts comme des actes : les rapports sociaux ne seront sains que dans un épanouissement qui doit avoir une origine ; on ne recrée pas l'humanité, on la développe et on la soigne (car toute vie a ses maladies, sinon il n'y a pas de vie). L'origine des rapports sociaux, ce n'est pas les rapports d'exploitation, ni les rapports de domination d'origine biologique. L'origine des rapports sociaux ce sont les rapports maternels. Ils conditionnent la suite des rapports sociaux, du développement de la personnalité, des

conditions de la séparation-adhésion sociale. Sur cette question aussi, il y a lieu de ne pas dogmatiser, simplifier, schématiser, mais à travailler, dans le concept et la pratique; particulièrement sur l'inégalité des échanges homme-femme.

La question du rapport homme-femme* en particulier dans le milieu du travail, de la production et gestion des biens dits matériels, indispensables à la vie, mais sans se réduire à ce champ, au contraire, est donc bien une tâche du présent. Les forces sociales organisées en présence dans notre société ne peuvent s'en abstraire ni en traiter autrement que sérieusement, c'est-à-dire sans démagogie.

La pensée s'envole, loin des contraintes naturelles et sociales. C'est le propre de la pensée. Et sa beauté pour nous humains. Cet envol peut être mortel. Cet envol peut être fécond.

L'humanité, ce n'est pas l'univers, mais nous sommes concernés parce que nous en sommes. Des deux.

2Centralisme, domination, rapports sociaux.

Il faut se méfier comme de la peste des constructions mentales, faites de bonne ou de mauvaise foi, qui prétendent à tort ou à raison ouvrir des voies à une évolution sociale progressiste. Elles peuvent enfanter des monstres. Pourtant l'évolution de la société, c'est-à-dire, son mouvement, donc sa vie ne peuvent se passer de construction mentale.

Autant dire que ces constructions demandent autant d'inventivité que de retenue, en même temps.

On a jeté aux orties l'héritage communiste global. Cela fait penser, mais à l'envers, au « globalement positif » du PCF des années 1970 par rapports à son analyse des « pays de l'Est ».

Ces précautions prises, voilà mon interrogation :

Le monde est aujourd'hui organisé par un système de « centralisme démocratique ». Je m'explique. Le système soviétique prétendait, et les partis communistes du monde entier de même, qu'une société large ne peut s'administrer que par l'aboutissement de la multitude des micro activités et des micro décisions, à des organismes de direction centrale en assurant leur cohérence. Ils appelaient cela le centralisme démocratique. Ce centralisme n'avait rien de démocratique dans ces sociétés et pays dits communistes, au point que des partis communistes tels

le PCF, ont abandonné cette conception autoritaire, mais en même temps n'ont pas posé la question dans son essence.

Il faut bien constater aujourd'hui que ce centralisme non démocratique est le mode de gestion du monde par le capitalisme sous sa forme ultra libérale mondialisée d'aujourd'hui, avec pour outil essentiel les techniques de la « révolution informationnelle », les computers, les réseaux du capitalisme d'état et multinational à dominante États-Uniens.

La pensée progressiste en tire la conclusion que son rejet du centralisme démocratique n'en est que plus justifié. Pour ma part je pose la question autrement : il nous faut concevoir, construire et faire fonctionner un véritable centralisme démocratique. Pour cela il nous faut considérer en quoi le centralisme démocratique a été un échec. On ne peut se contenter pour cela de mettre en cause le parti unique, la corruption qui en découlait entre autre, etc. Il est clair que le parti unique, en était une des causes. Mais il découlait lui-même d'autres causes et transformait la réalité qui l'avait fait naître, qu'il avait fait naître, avec des conséquences complexes qu'on ne peut résumer à un seul aspect, ni à un bilan positif ou négatif, position on ne peut plus réductrice de la réalité. Et connaître en quoi les conditions d'un fonctionnement démocratique du centralisme n'étaient pas réunies est essentiel.

Nous sommes 6.5 milliards d'êtres humains. La

structure mentale humaine ne peut saisir que ce qui est à sa portée, c'est-à-dire ce qui découle de son entourage immédiat. Son entourage immédiat est fait aujourd'hui AUCUN des TERMINAUX d'échanges, d'informations, de production, de gestion etc.

La pensée socialisée (c'est-à-dire pour résumer schématiquement, la pensée « en relation avec l'autre ») se trouve en état de régression par rapport à la pensée autistique (c'est-à-dire pour résumer schématiquement, la pensée « pour soi-même »). Cela ne veut pas dire que dans cette régression ne se constitue pas une accumulation nouvelle créatrice de pensée socialisée correspondant aux nouvelles conditions de vie. Mais il faut comprendre quelle est la raison de cette régression. Faire un parallèle du développement de la pensée c'est enfantin avec l'accumulation globale de la pensée dans une société, ne me paraît pas abusif dans la mesure où ce parallèle ne devient pas un modèle transposé mécaniquement. Le fait de ne pas maîtriser son travail, c'est-à-dire de ne pas être impliqué dans les choix de gestes qui produisent ce que nous avons besoin en matière de consommation est la raison essentielle de cette régression. Toutes les sociétés, y compris la société capitaliste jusqu'à un certain point était composée de producteurs-consommateurs dont la conscience intervenait relativement librement dans le processus de production ; qu'ils s'agisse de la production des biens dits matériels comme des biens dits spirituels.

Dans la société capitaliste, par exemple, la paysannerie, longtemps numériquement majoritaire maîtrisait individuellement une grande partie des gestes de son travail. De même, la classe ouvrière, pourtant dépossédée de tout moyens de production, avait la vision et la propriété d'une partie importante de ses gestes. Les intellectuels de même, y compris les intellectuels organiques (c'est-à-dire les intellectuels attachés par le patronat et l'état au fonctionnement du système) possédaient une latitude relativement importante de choix de ses travaux.

Le centralisme capitaliste mondial, comme jamais, dépossède, au sens propre, le producteur-consommateur de sa liberté de choix, et de la vision globale des actes accomplis. La contrainte d'ordre psychique a atteint un niveau qualitativement nouveau et pour tout dire mortel pour les activités humaines. La dépossession des moyens de production en est arrivé au stade ultime de ses conséquences. Au stade ultime, cela que se chiffre pas d'une façon comptable, mais d'une façon sociale. Ni en années, ni en monnaie, mais en générations humaines, et dans leur milieu.

En fait, l'échec de la démocratie, dans les systèmes sociaux quels qu'ils soient (je ne parle pas des systèmes marginaux et marginalisés, nombreux, mais rendus sans poids dans les orientations mondialisées), est dû à cette dépossession de l'humain de son travail, de son activité. Cela paraît invraisemblable, comme

paraissait vraisemblable la rotation du soleil autour de la terre, dans une société qui se revendique du « temps libre », des « loisirs », de la « fin du travail », de la « recherche de la jouissance ». C'est pourtant le cas. Il y a dé-adhérence des gestes de l'activité humaine et des besoins de survie, de développement et de jouissance de l'individu et de l'espèce.

Comment construire alors un véritable centralisme démocratique, absolument nécessaire à la cohérence de l'activité humaine mondialisée. Tout d'abord en n'imposant pas une construction par le haut, c'est le B-A-B de la démocratie. Ensuite en procédant à de multiples recherches de cohérence à partir de ce que la vie produit. Si comme je le pense, la pensée autistique globale de la société découle de l'irresponsabilité au travail, comme celle de l'enfant que l'on cantonne à l'activité ludique (nécessaire au développement, mais non opposée à l'activité productive qui se nourrit des deux, intriquées), notre société mondialisée se trouve coincée en étau entre son passé et son futur.

-Son passé, de par la relation de domination introduite par le patriarcat qui a limité la portée des actes de la moitié de l'humanité, les femmes. Les femmes qui assurent biologiquement et psychologiquement la reproduction de la société à sa naissance, individuelle et collective. Domination qui continue à constituer le modèle de hiérarchie de l'activité, et plus que jamais.

-Son futur, de par une mondialisation dont la gestion est de plus en plus concentrée entre les mains, au sens

propre comme au sens figuré, d'un centre qui impose par tous les moyens, mais surtout par l'outil cybernétique, une philosophie, un savoir partiel et partial qui lui permette de maintenir ce pouvoir central dont il « profite » au détriment du développement de tous.

Il y a donc une situation où la maîtrise démocratique de l'activité humaine ne peut trouver une issue à la domination et à ses conséquences sur l'activité, que par la libération du travail et du rapport humain, qui passe par la libération du rapport homme femme, au plan familial évidemment et au plan social tout aussi évidemment, cela va de pair.

L'on pourrait conclure que l'humanité n'en est encore qu'au stade de l'enfance. La pensée autistique, la domination primaire, le stade de la satisfaction non différable des jouissances, tout cela fait penser à l'enfance. Certains pourraient en déduire que comme l'enfant, la société « enfantine » a besoin d'un tuteur, d'une tutrice. C'est bien la dérive que le centralisme démocratique a subie. Et la religion bien avant lui.

La question des PLANS de développement démocratique est la réponse à la question du développement humain. Notre centre de décision actuel n'en veut pas, car il préfère laisser libre cours aux décisions centralisées des groupes financiers dominants, dont les plans ne subissent que le contrôle des actionnaires dominants. La comparaison de la

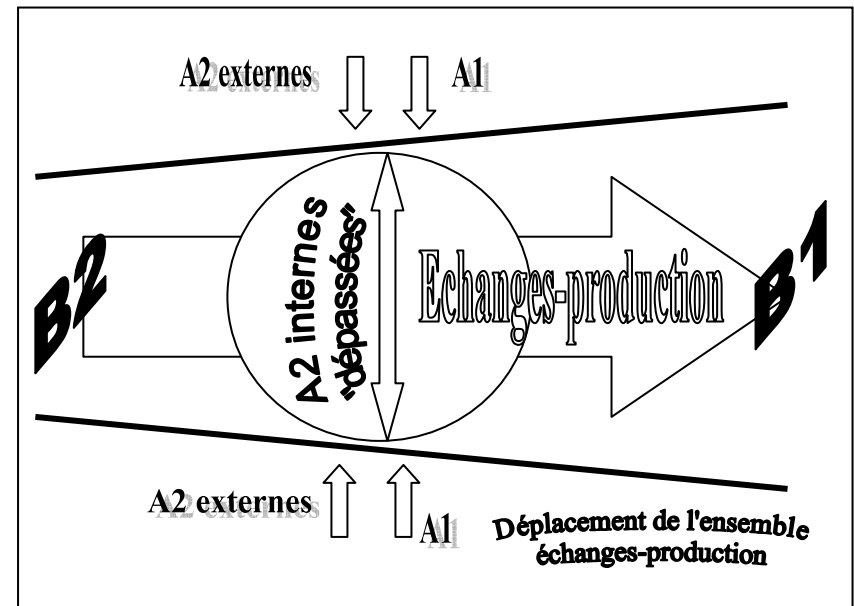
société à l'enfant s'arrête là. Les structures mentales existent pour une pensée auto-contrôlée de l'activité humaine, expérimentée à des ensembles communaux, à « la cité », par exemple, depuis des siècles. Encore faut-il que cette activité puisse avoir lieu pour qu'elle puisse être auto-contrôlée. L'activité mutilée décrite un peu plus haut, c'est cela le problème. La pensée est issue du travail humain. La pensée s'en nourrit et nourrit le travail. La rupture que le capitalisme introduit entre le biologique et le social est mortelle. Elle marque l'ensemble de la pensée, économique, politique, psychologique. Elle envahit toute l'activité humaine et la stérilise.

La tâche du présent a un centre : le travail. Le travail est avant tout un échange. L'auto-éducation populaire nécessaire à la transformation sociale passe par cela : travail, échange sur la base d'égalité, donc compensation sociale des contraintes naturelles, le rapport homme femme comme le rapport naturel de l'homme (générique) à l'homme, le tout dans un rapport dialectique espace-temps.

Pierre Assante, Jeudi 22 décembre 2005

Tableau d'un sens de l'échange
(voir « un sens de l'histoire » page 24)

- | | | |
|---|---|---|
| A | { | 1 Contraintes dues au rapport avec la nature. |
| | | 2 Contraintes dues aux rapports sociaux. |
| B | { | 1 Echanges égaux. |
| | | 2 Echanges inégaux *, « degré d'inégalité ». |



- Où le plus fort impose les conditions de l'échange au plus faible, celui qui a le plus de richesses à celui qui en a le moins

Table des matières

Première partie

I Notre capacité à aimer	1
II Trobadors, Pétrarque, matriarcat	6
III L'imaginaire comme fonctionnement humain et le biologique comme support de l'imaginaire	11
IV Le patriarcat moderne	15
V Pas d'issue sans une pédagogie et une pratique révolutionnaires du <i>travail</i>	19
VI Un sens de l'histoire.	24
VII Le sens de l'échange	30
VIII Apparence et déterminisme.	39
IX Le champ général	48
X Pour une nécessaire récapitulation	58
XI De « Expérience et connaissance du travail (Yves Schwartz) » à « Travail et Ergologie, entretiens sur l'activité humaine »,	63
XII Pour Finir	68
XIII Le débat de valeurs	84
Où en sommes nous en un pays où s'écrit ceci ?	88
Récapituler = désacraliser l'humain ?	90

Deuxième partie

Annexes	92
Une impasse historique à combattre	102
De L'amour	110
Quelles ressources humaines?	114
Et maintenant, LA ressource humaine	121

Tableau d'un sens de l'échange	133
---------------------------------------	------------

Pierre Assante
48 Bd Mont Rose
13008 Marseille
p.assante@wanadoo.fr